

127 237  
**CHRISTIERN DE DANEMARCK,**  
OU

**LES MASQUES NOIRS,**

DRAME EN TROIS ACTES,

Par M. M. Paul Foucher et Alboize,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ,  
LE 25 AOUT 1836.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHRISTIERN, roi de Danemarck .....	M. JEMMA.	TRIGGER .....	M. CAMIADE.
SUENON, son fils .....	M. MAILLARD.	OLAUS .....	M. PAULIN.
BRANDT, ami de Suénon..	M. CHÉRI-LOUIS	UN OFFICIER .....	M. THIÉBAULT.
ERIC STERSON, capitaine.	M. EUGÈNE.	UN HUISSIER .....	M. FONTRONNE,
ALBERT STERSON, son frère .....	M. PÉCHÉNA.	LE MAITRE DES CÉRÉMONIES .....	M. DARCOURT JEUNE.
MAGNUS, premier ministre de Christiern .....	M. JOSEPH.	UN CRIEUR .....	M. DARCOURT AÎNÉ.
LE MARQUIS DE THORWICK	M. PRADIER.	CHRISTINE, nièce de Magnus .....	Mlle C. VAUDEWALL.
LE COMTE DE HOLBERG...	M. LAISNÉ.	OFFICIERS, COURTISANS. PEUPLE, REBELLES.	

*La scène est à Copenhague.*

**ACTE PREMIER.**

Une salle du palais du roi.

**SCÈNE PREMIÈRE.**

MAGNUS, LE COMTE DE HOLBERG,  
LE MARQUIS DE THORWICK

MAGNUS. Non, monsieur le marquis, le roi a refusé.

LE MARQUIS. La volonté de sa majesté soit faite. Cependant je crois que mon protégé réunissait toutes les qualités nécessaires.

MAGNUS. Le roi ne pense pas comme vous. (*Au comte.*) Et vous, monsieur le comte, quel motif vous amène à mon audience?

HOLBERG. Je viens solliciter la place de capitaine des hommes d'armes de la ville, vacante par la mort du titulaire.

MAGNUS. Vous ne perdez pas de temps, monsieur le comte; le brave capitaine Nicholzen a été tué cette nuit, et déjà...

HOLBERG. Déjà!... mais il me semble que j'ai fait assez preuve de patience; j'ai attendu que la place fût vacante pour la demander. Voici la pétition de celui que je recomaunde. C'est mon fils.

MAGNUS. Je la mettrai sous les yeux de

sa majesté; mais avez-vous songé, en présentant votre jeune fils pour une place aussi importante, qu'il nous faut maintenant plus qu'un homme de cœur, il nous faut un homme d'expérience et d'adresse. La bande des masques noirs, qui a assassiné le pauvre Nicholzen, ne cesse pas ses courses et ses orgies nocturnes.

LE MARQUIS. Il est vraiment extraordinaire qu'on n'ait pu rien découvrir à cet égard, arrêter personne.

MAGNUS. Les jeunes gens qui composent cette bande sont d'une adresse extrême, je l'avoue. D'abord on a fait peu d'attention à eux, tant qu'il ne s'agissait que d'orgies et de débauches; mais maintenant c'est la débauche et le crime; il n'est pas une maison honnête dont ils ne troublent le repos; et plus audacieux avec les hommes d'armes de la ville, ils les combattent ou plutôt les assassinent comme ils ont fait de Nicholzen..... mais soyez tranquilles, messieurs, on les atteindra.

HOLBERG. On prétend que ce sont tous nobles jeunes gens qui cachent leurs figu-

res sous des masques noirs et qui connaissent le mot d'ordre de la nuit.

**MAGNUS.** Cela peut être, monsieur le comte; mais quels qu'ils soient, je vous répète que nous les atteindrons. Vous connaissez à cet égard les principes du roi. Avec lui, quand on doit frapper haut, il ne faut pas que la justice s'arrête: il faut qu'elle frappe plus fort.

**UN HUISSIER.** La personne que monseigneur a demandée attend ses ordres.

**MAGNUS.** C'est bien. Permettez-moi, messieurs, de prendre congé de vous pour le service du roi. (*Les courtisans sortent. À l'huissier.*) Faites entrer. (*À part.*) Voyons si je pourrai obtenir quelque aveu de cet homme, et si mes soupçons sont bien fondés. (*Il tire un papier de sa poche.*) Ce rapport m'apprend que Nicholzen, en se défendant contre le chef de ces brigands qui l'a frappé... a blessé son meurtrier à la main droite.... il l'a déclaré en mourant.... ce renseignement est précieux, et... voici cet homme.

SCÈNE II.

**BRANDT, MAGNUS.**

**BRANDT.** Le premier ministre me fait demander?

**MAGNUS.** (*À part.*) Ses mains ne sont pas couvertes et je pourrai voir... (*Haut.*) Oui, monsieur... cela vous étonne?

**BRANDT.** Cela ne m'étonne pas du tout. Le premier ministre peut avoir besoin de moi comme je puis avoir besoin de lui; mais je trouve qu'il donne ses audiences de trop bonne heure. Lorsque votre huissier est venu me prévenir, je dormais d'un sommeil...

**MAGNUS.** Du sommeil de la débauche.

**BRANDT.** Hélas! il n'y a que la débauche et l'innocence qui dorment ainsi, mais il paraît que vous m'avez fait lever pour me faire de la morale... je vous prévins que je ne suis pas encore bien réveillé, et pour peu que cela dure...

**MAGNUS.** Monsieur Brandt, quittez, je vous prie, ce ton léger, et écoutez-moi.

**BRANDT.** Monseigneur, je vais être sérieux et grave par ordre supérieur. (*À part.*) Voyons-le venir...

**MAGNUS, à part.** J'ai cru voir sur sa main... (*Haut.*) Vous êtes l'ami, le compagnon du prince Suénon, fils unique du roi, héritier de la couronne de Danemarck. Le roi eût mieux aimé sans doute que le prince choisît ses amis dans une classe plus rapprochée de son rang; mais sur ce point, il a cru devoir laisser son fils libre de ses affections.

**BRANDT.** Monseigneur veut me reprocher ma naissance? Eh! mon Dieu... quoique une couronne de comte ou de duc n'ait pas brillé sur mon berceau, je suis né viable, tout aussi bien qu'un autre.

**MAGNUS.** Tâchez de m'écouter sans m'interrompre. Depuis deux ans que le prince vous a admis dans son intimité, il n'est pas de jour que vous ne le détourniez des devoirs qu'il a à remplir, il n'est pas de jour que vous ne l'entraîniez dans des excès dont vous devriez rougir vous-même.

**BRANDT.** Cela se peut; mais avec les meilleures intentions, à la cour, il m'est impossible de rougir... c'est l'effet du climat. D'ailleurs le prince a sa volonté; et dire que je l'entraîne... je ne fais peut-être que le suivre.

**MAGNUS.** Monsieur Brandt, je suis instruit de tout. Je connais les secrets de vos orgies et de vos débauches; je connais vos crimes particuliers à vous, qu'enhardit la protection du prince; je connais jusqu'aux visages de tous ceux qui se cachent sous des masques noirs.

**BRANDT.** Sachez, monseigneur, que lorsqu'on porte une figure comme la mienne, on ne la couvre jamais d'un masque.

**MAGNUS.** Cela est pourtant quelquefois nécessaire. Par exemple, lorsqu'on se trouve en face du capitaine des hommes d'armes de la ville, et qu'on veut l'assassiner sans être reconnu.

**BRANDT.** C'est un moyen comme un autre... Il paraîtrait même très-bon, puisque, grâce à lui, vous ne connaissez pas cet assassin dont vous parlez.

**MAGNUS.** Peut-être?

**BRANDT.** En ce cas il faut en faire justice. Les masques noirs!... il n'est pas d'homme si puissant ou si pauvre, à Copenhague, qui ne tremble à ce nom. Ce serait une belle chose pour le premier ministre que de les arrêter... cela vous ferait presque aimer du peuple. (*À part.*) Il ne sait rien.

**MAGNUS, à part.** Me serais-je trompé?... (*Se levant. Haut.*) Jusqu'ici j'ai gardé le silence, et je veux le garder encore. L'entretien que nous avons ensemble n'est pas connu du roi; il me punirait s'il savait que je vous ai vu ailleurs que dans une prison d'état. Je veux bien respecter encore en vous l'ami du prince Suénon, ne pas rompre violemment cette intimité qui existe entre vous; mais il faut me promettre ce que je vais vous demander.

**BRANDT.** Cela dépend...

**MAGNUS.** Voulez-vous me parler avec franchise?

**BRANDT.** Pourquoi pas?

**MAGNUS.** Eh bien!... dites-moi vos projets.

**BRANDT.** Ils sont très-vagues... les vôtres d'abord.

**MAGNUS.** Les miens sont très-positifs et je n'y changerai rien.... il faut que vous cessiez de dégrader le fils du roi.

**BRANDT.** Pour cela que faut-il faire?

**MAGNUS.** Cesser de le voir.

**BRANDT.** Et que m'en reviendra-t-il?

**MAGNUS.** Je ne vous dirai pas... la reconnaissance de tout un peuple... mais une fortune que vous irez dépenser loin de Copenhague.

**BRANDT.** Et si je refuse de quitter le prince?

**MAGNUS.** Alors, je vous fais arrêter comme un des chefs des masques noirs, et je vous accuse devant la justice de l'assassinat de Nicholzen.

**BRANDT.** Si vous eussiez eu des preuves, je serais déjà dans un cachot.. Monseigneur, quand je ne croirais pas à la rudesse de vos principes, je crois à votre haine pour moi, et vous êtes homme; si vous eussiez pu me perdre, vous l'eussiez fait depuis longtemps... mais je ne vous crains pas; grâce à notre excellent roi Christiern, on ne condamne personne sans juges en Danemarck... Faites-moi juger sur l'assassinat de Nicholzen... Je suis prêt à répondre... (Il fait un geste avec la main droite, qui la met en vue de Magnus.)

**MAGNUS, à part.** Rien à sa main.... ce n'est pas lui.

**BRANDT.** Tout autre que moi s'offenserait sans doute de vos soupçons et en demanderait vengeance à la justice; moi, je laisse tomber l'injure sans la ramasser. Votre opinion ne me rendra ni plus riche, ni plus pauvre, aussi je n'y tiens pas. Je fais mieux, je vais vous épargner votre diplomatie de mots. Vous ne m'avez dit que la moitié de vos projets : je vais vous dire naïvement tous les miens. Le roi Christiern est vieilli par l'âge, les chagrins et la toute-puissance. : il ne peut vivre longtemps.

**MAGNUS.** Monsieur...

**BRANDT.** Epargnez-vous les reproches et la sensibilité; je pleurerai peut-être plus que vous à sa mort; mais enfin, chaque jour il descend un degré du trône et son fils le monte. Un jour, celui que vous appelez mon ami sera roi. Alors, la place que vous occupez aujourd'hui avec tant de talent, je l'aurai peut-être moi, moi indigne, faible et petit; éloigné de la cour par ma naissance, des charges par ma

pauvreté, et qui me rapproche de l'une et cherche à avoir les autres par un peu d'esprit, beaucoup d'audace et assez d'adresse. Aussi, rester l'inséparable du prince, l'entourer de mes conseils, l'amuser de mes plaisirs, jusqu'au moment où je lui dirai : Sire, je suis le plus fidèle et le premier de vos sujets... tel est le rôle que j'ai à remplir... Vous voyez, monseigneur, qu'avec la meilleure volonté du monde, je ne puis accepter une fortune dans l'exil, lorsqu'une plus belle m'attend à Copenhague.

**MAGNUS.** Misérable!...

**BRANDT.** De la colère?..

**MAGNUS.** Non, monsieur, du mépris.

**BRANDT.** Parce que je ne veux pas me vendre! vous m'estimeriez donc si je me laissais acheter?...

**MAGNUS.** Monsieur... si vous ne renoncez aux projets que vous avez eu l'insolente audace de me communiquer, dès ce jour j'avertis le roi et le prince lui-même.

**BRANDT.** Le roi!... Eh! qu'importe!... mon nom est inséparable de celui du prince. On ne peut me frapper sans l'atteindre.

**MAGNUS.** Et croyez-vous, monsieur, que la justice du roi ne sût pas atteindre son fils, s'il s'agissait de l'intérêt du peuple?...

**BRANDT.** Nous verrons... quant au prince lui-même, vous pouvez lui répéter tout ce que je vous ai dit. Il ne le croira pas.

**MAGNUS.** Il est un accent de vérité qui persuade toujours.

**BRANDT.** Le prince sait très-bien qu'à la cour, la seule chose vraie, c'est le mensonge. D'ailleurs il a des motifs de vous haïr et de ne pas vous croire, qui ne datent pas d'aujourd'hui. Tenez, monsieur le comte, restons bons amis, croyez-moi, au lieu de m'appeler un misérable, parce que je suis pauvre et roturier, supposez-moi des armoiries et des titres; prenez mon nom pour celui d'un de ces courtisans qui de père en fils naissent et meurent dans les anti-chambres, et vous direz : le comte ou le duc Brandt, à votre choix, est le seigneur le plus roué de la cour... il a raison... Il fait son chemin... il a devant lui un avenir superbe par le règne du prince dont il est le favori, et en attendant il dépense sa vie dans la dissipation et les orgies. Au lieu de me mépriser, vous me comprendriez alors... Vous me donneriez la main... Oh! je conviens que vous n'en seriez pas moins mon ennemi caché... mais du moment que nous serions tous deux courtisans, ce serait convenu.

Allons, monseigneur, ne soyez point pour moi plus cruel que la destinée qui me permet de parvenir ; et laissez-moi gouverner le prince... comme vous gouvernez le roi.

MAGNUS. C'en est trop, monsieur, et dès aujourd'hui...

BRANDT. Voici le prince Suénon, je me tairai ; mais si vous désirez continuer devant lui, je suis à vos ordres.

SCÈNE III.

LES MÊMES, SUÉNON.

SUÉNON. C'est bien, qu'on attende... Ah ! c'est toi Brandt?... que fais-tu donc ici, à cette heure, avec le comte Magnus ?

MAGNUS. Monseigneur, c'est moi qui ai mandé M. Brandt au palais.

SUÉNON. Eh bien ! et notre rendez-vous... tu l'aurais donc oublié... voici l'heure.

BRANDT. J'allais partir.

SUÉNON. Monsieur le comte, je suppose que vous avez fini avec lui?... les chevaux nous attendent ; partons, Brandt.

MAGNUS. Monseigneur, puisque le hasard me procure l'honneur de vous rencontrer, permettez-moi d'avoir avec vous un entretien de la plus haute importance.

SUÉNON. Je n'ai pas le temps, monsieur.

MAGNUS. Monseigneur, je subirai s'il le faut votre dureté, mais à votre tour vous m'entendez.

SUÉNON. Sachez, monsieur, qu'il n'est qu'un seul homme au monde que je sois forcé d'écouter contre ma volonté, c'est le roi de Danemarck ; et je suis fils unique du roi de Danemarck, tâchez de ne pas l'oublier.

MAGNUS. C'est à ce titre que vous devez m'entendre, et avant que le roi votre père vous reproche une conduite qui chaque jour abrège sa vie.

SUÉNON. Je vous trouve bien hardi, comte Magnus, d'oser vous occuper de ma conduite!... qui vous donne le droit de vous placer entre mon père et moi et de me parler comme vous le feriez au dernier de ses sujets ? Si le roi a des reproches à me faire, je les recevrai de lui, mais vous, vous me devez respect et obéissance, et je vous ordonne de vous taire.

MAGNUS. Cette fois pourtant, dussé-je encourir votre disgrâce...

SUÉNON. Ma disgrâce... ne savez-vous pas bien que depuis deux ans elle vous est acquise toute entière... ai-je donc si bien dissimulé ma haine que vous ne la connaissiez pas?... Si je vous permettais de

me parler encore, vous en arriveriez à des conseils, à des reproches sur ce que vous appelez ma conduite. Vous la seule cause de tout ce qui m'arrive aujourd'hui, vous, qui par un entêtement que j'ai peine encore à comprendre, avez détruit mon avenir, flétri ma vie.

MAGNUS. Prince, j'ai fait mon devoir. Cet amour de jeune homme que vous aviez pour ma nièce Christine n'était qu'une injure à sa famille ; car vous l'auriez déshonorée!... je ne l'ai pas voulu.

SUÉNON. Monsieur... Christine devait être ma femme.

MAGNUS. Votre femme!... ma nièce, reine de Danemarck!... Elle, à la place d'une princesse!... elle, occuper un trône qu'une femme ne doit partager qu'à la condition de l'affermir!.. accepter une main que la nation seule doit donner ! elle, faire une union vulgaire et méprisable, de ce qui ne peut être qu'une alliance glorieuse et conquérante!.. Ah!... je ne sais si je n'aurais pas préféré son déshonneur!... Oui, monseigneur... il n'eût flétri qu'une existence et souillé qu'une famille ; mais son mariage eût frappé toute entière cette grande famille du roi, qu'on appelle ses sujets. Pour l'éloigner de vous, pour vous donner le temps d'oublier une passion dont l'obstination puérole ne peut durer, je l'ai mariée au plus pauvre capitaine du royaume... je ne lui ai point donné de dot... et même contre toute justice, je n'ai pas encore fait avancer d'un grade son mari, malgré ses importants services, pour qu'on vit bien qu'il y avait dans ce mariage empêchement et non salaire d'un déshonneur... Oui!... ma nièce Christine est la femme d'un officier indigent, qui n'est même pas gentilhomme. C'est le premier et unique exemple d'une mésalliance dans la famille des Magnus Oberstein, mais ce sera en même temps, dans leur histoire, leur plus magnifique ennoblissement.

BRANDT, *bas à Suénon.* Il est huit heures un quart, et c'est à huit heures que Christine doit sortir.

SUÉNON. Je te suis.. Adieu, comte Magnus ! il se peut qu'avoir fait le malheur du prince Suénon et celui de Christine, peut-être, vous paraisse une noble action, mais souvenez-vous que du jour de son mariage, j'ai compté deux ennemis avec lesquels une lutte à mort est engagée de ma part, vous et Eric Sterson, son époux !.. Adieu !

BRANDT. Eh bien ! que vous disais je?... Monseigneur, agréez mes hommages.

SCENE IV.  
MAGNUS, *seul.*

Plus d'espérance!... cet amour, ce caprice qu'il avait au cœur, il y a deux ans, est devenu une passion de débauché que les obstacles irritent... il poursuit ma nièce dans son époux... il fait éloigner Sterson, pour que Christine reste seule à Copenhague. Et le roi!.. le roi!.. chaque jour plus affligé de la conduite de son fils... chaque jour me demandant compte de ses actions, que je n'ose lui avouer toutes!.. ah!... cette fois du moins, l'audace de ce Brandt me prouve que le prince n'est pas l'ami d'un assassin; Suénon n'a pas encore commis de crimes... mais sur la pente du vice on y arrive bien vite, et pourra-t-il se retenir en chemin?...

SCÈNE V.

CHRISTINE, ERIC, ALBERT, MAGNUS.

CHRISTINE. Mon oncle!...

MAGNUS. C'est toi, ma Christine?

CHRISTINE. Avec mon mari et mon frère!...

MAGNUS. Sitôt de retour, capitaine Éric?

ÉRIC. Oui, monseigneur, ma mission a été terminée plus tôt que je ne pensais... Christine me réclamait auprès d'elle, et je suis accouru avec mon frère qui m'avait accompagné.

MAGNUS. Je savais déjà que le lieutenant Albert était avec vous et qu'il avait été fort utile au service du roi.

ALBERT. Monseigneur, j'agirai toujours de même pour mériter les bontés dont vous m'honorez.

MAGNUS. J'aime à vous voir ainsi unis et heureux.. le bonheur domestique m'est si rarement permis à moi, que chaque instant qui s'écoule avec ma famille me semble un jour de félicité... et toute ma famille c'est Christine... vous le savez... Voyons, ma chère enfant, parle, parle, dis-moi, es-tu heureuse?...

CHRISTINE. Oui, mon oncle, oui, maintenant que mon mari est près de moi, mais je vous en supplie, qu'il y reste toujours ou que je puisse le suivre quand le roi lui donne des missions, honorables, mais qui nous séparent; et depuis deux ans, telle est ma position.

MAGNUS. Tranquillise-toi, mon enfant; oui, je songe à ce que Sterson puisse demeurer à Copenhague, car je ne veux pas que tu me quittes. Eric, une place est vacante de cette nuit, elle convient à votre

grade, à votre ancienneté, à votre bravoure: je vais la demander au roi pour vous; c'est celle du brave Nicholzen.

ÉRIC. Capitaine des hommes d'armes de la ville!... monseigneur, un poste si important...

MAGNUS. Vos services méritent cent fois plus... vous devriez être général!... Si, comme je l'espère, le roi vous nomme à cette place... nous aurons à nous concerter longuement relativement aux masques noirs.

CHRISTINE. Les masques noirs! en effet, c'est donc lui qui serait chargé de les combattre... car on dit qu'ils vont jusqu'à combattre les hommes d'armes. Oh! mon oncle, pourquoi offrir à mon mari une place si dangereuse?..

ÉRIC. Christine, en consentant à prendre pour époux un homme qui n'a pour fortune que son épée, vous avez dû penser qu'il est quelqu'un à qui il doit sa vie; c'est son roi!... Je vous remercie, monseigneur, d'avoir jeté les yeux sur moi: je vous remercie surtout d'avoir épargné des sollicitations et des intrigues à un soldat qui, jusqu'à présent, pour réclamer de l'avancement, n'a connu d'autres antichambres, que les champs de bataille.

MAGNUS. Rassure-toi, mon enfant, ce poste va devenir moins dangereux que tu ne penses; dans peu, les masques noirs n'existeront plus.

ALBERT, *bas à Christine.* Ma sœur, je ne le quitterai pas, je veillerai sans cesse près de lui.

UN HUISSIER, *entrant.* Monseigneur, il est l'heure d'entrer chez le roi...

MAGNUS, *à Éric et à Albert.* Je veux vous y conduire tous les deux. Christine, tu ne peux nous accompagner, attends-nous dans cette salle, tu nous reverras bientôt.

(Il sort avec Albert et Éric.)

SCENE VI.

CHRISTINE, *seule.*

Oh! maintenant, Eric ne me quittera pas; oui, j'ai besoin qu'il me protège... qu'il me défende... Oh! le prince devrait-il être encore redoutable... lui, si indigne de l'amour que j'ai eu, mais qui m'aurait rendue si malheureuse!

SCENE VII.

CHRISTINE, SUENON.

SUENON, *à part.* La voici!.. on ne m'avait pas trompé...

CHRISTINE, *l'apercevant.* Ciel!.. le prince!...

**SUÉNON.** Moi-même, madame, qui vous savais dans ce palais, seule, à cette heure, et qui suis accouru pour vous voir et vous parler.

**CHRISTINE.** Monseigneur, je n'ai rien à entendre de vous; permettez-moi de me retirer.

**SUÉNON.** Restez, madame.

**CHRISTINE.** Mais, monseigneur...

**SUÉNON.** Vous resterez, vous dis-je! depuis long-temps je cherche en vain le moment où je pourrai me trouver seul avec vous. Dussé-je employer ici la force de l'homme et l'autorité du prince, cette fois vous ne m'échapperez pas.

**CHRISTINE.** Je ne le tenterai pas, monseigneur, car je veux éviter à celui qui doit un jour gouverner le Danemarck la honte d'avoir imposé par force sa présence à une femme.. Maintenant, je reste.. Que voulez-vous de moi ?

**SUÉNON.** Je veux, qu'écoulant chacune de mes paroles, vous les graviez dans votre mémoire, afin de me plaindre et de me redouter, je veux que vous sachiez que depuis deux ans, il ne s'est pas écoulé un jour, une heure, sans que toutes mes pensées nese soient reportées vers vous, sans que l'amour, le délire, la rage ne m'aient torturé le cœur; je veux que vous sachiez que je vous ai maudite avec autant de haine que je vous porte d'amour. Je veux que vous sachiez enfin que, dussé-je en mourir, dussiez-vous en mourir vous-même, il faut que vous soyez à moi.

**CHRISTINE.** Poursuivez, monseigneur, un tel langage n'est pas dangereux pour une femme... il ne peut inspirer ni épouvante ni pitié.

**SUÉNON.** Madame...

**CHRISTINE.** Oh! je n'ai pas peur... une femme peut craindre, lorsque l'homme qui est à ses pieds supplie et pleure avec amour; lorsque chacune de ses paroles est de la tendresse, chacun de ses regards une prière. Alors faible et tremblante, elle peut fuir cet homme dont les larmes appellent ses larmes, dont le délire peut exciter la pitié et l'amour même. Mais lorsqu'il ose la menacer, lorsqu'il l'outrage de ses regards, l'insulte de sa volonté, lui jette des paroles de honte, elle peut rester et le braver en face, car elle se laissera tuer, mais elle ne succombera pas.

**SUÉNON.** Christine, Christine, ne me parle pas ainsi; n'insulte pas à cet amour qui me dévore et me tue... tes paroles égarent ma tête et mon cœur; elles me rendront fou, insensé, furieux... Tiens,

je m'épouvante moi-même en ce moment, oh! par pitié, tais-toi, tais-toi!

**CHRISTINE.** Ainsi, toujours la violence et les menaces; ainsi vous traiterez encore cette femme que vous avez aimée au point d'en faire votre épouse, comme vous traitez celles que vos compagnons de débauche vous amènent au milieu d'une orgie!

**SUÉNON.** Ah! vous aussi, Christine, vous aussi le reproche à la bouche! Oui, le prince Suénon, l'héritier de la couronne de Danemarck la déshonore d'avance, n'est-ce pas ?.. il n'est pas de femme qu'il respecte, pas d'homme qu'il ne brave? on le voit partout chancelant d'ivresse et de débauche... il se dégrade... il s'avilit?.. Eh bien! oui, Christine, tout cela est vrai.

**CHRISTINE, à part.** C'est vrai!... c'est vrai!... oh!... mon Dieu!...

**SUÉNON.** Oui, depuis deux ans, telle est ma vie!... depuis deux ans qu'on vous a violemment séparée de moi, j'ai voulu effacer l'avenir qui m'attend sans vous, j'ai reculé devant toute une existence de désespoir et de rage, et j'ai cherché dans la frénésie de toutes les passions humaines l'oubli d'un amour qui me brûlait de son souvenir... Mais c'est en vain, Christine, au milieu de l'orgie j'ai porté la tristesse, au sein de la débauche l'amertume et les regrets. Etourdi par les rêves de l'ivresse, c'était votre nom que je bégais, quand je perdais la raison..... et jusqu'aux femmes qui me jetaient leurs caresses et que je repoussais en disant : Ce n'est pas elle!.. Et maintenant comme tout le monde, appelez-moi le tyran, le débauché, si vous l'osez encore!

**CHRISTINE.** Monseigneur, oubliez-vous que je suis mariée ?

**SUÉNON.** Eh! que m'importe à moi! puisque je suis un tyran et un débauché.. dois-je m'arrêter devant les lois?... dois-je m'effrayer d'un crime?... Vous avez été mal inspirée de me rappeler qu'il est un homme dont la vie nous sépare, et qui s'élève entre nous, comme une barrière que je briserai, s'il le faut.

**CHRISTINE.** Lui!... Eric!... le meilleur, le plus respectable des hommes!... oh! plus un mot, plus un mot, je suis en supplie, vous me feriez horreur!... Mais on vient, je crois, oui, on approche.. Dans ce palais, tant de gens pourraient nous voir et nous entendre... Oh! je vous en supplie, prince, sortez, maintenant, laissez-moi.

**BRANDT, en dehors.** Par ici, par ici, lieutenant Albert.

CHRISTINE. C'est le frère d'Eric!... ah! vous me laisserez maintenant... voudriez-vous déshonorer une femme?... ce serait d'un lâche!...

SUÉNON. Eh bien! je me tairai, si vous me jurez que ce soir...

CHRISTINE. N'achevez pas, je vous mépriserais.

SCENE VIII.

LES MÊMES, BRANDT, ALBERT.

BRANDT. Tenez, je ne vous trompais pas, voilà votre belle-sœur avec le prince Suénon.

ALBERT. Sans vous, je me perdais dans ce vaste palais,

BRANDT. Ah! si vous voulez me suivre, je vous ferai faire du chemin. (*Bas à Suénon prêt à s'emporter.*) Pas de colère... pas un mot!..

SUÉNON, *bas*. Que veux-tu dire?...

BRANDT, *bas*. Laisse-les partir, tu le sauras

CHRISTINE, à *Albert*. Vous avez été bienlong-temps, mon ami?

ALBERT. Nous n'avons pu cependant parler au roi encore. C'est le comte qui lui présentera la requête de mon frère. Eric, occupé en ce moment, m'a chargé de vous conduire hors du palais, et de revenir le trouver... veuillez me suivre.

SUÉNON. Je ne vous retiens plus, madame, permettez que je vous donne la main. (*Bas en la reconduisant.*) Vous le voyez, j'ai su me contraindre. Mais vous savez quelle est ma volonté, songez-y, Christine.

BRANDT, à *Albert*. Eh bien! est-il poli, le prince Suénon?

ALBERT, à *part*. Comme ils étaient émus! Il lui parle *bas*, que veut dire cela?  
(*Albert sort avec Christine.*)

SCENE IX.

SUÉNON, BRANDT, puis ALBERT.

SUÉNON. Maintenant que nous sommes seuls, parle, explique-toi... quels sont tes projets?... Que faut-il faire?

BRANDT. Me suivre à la taverne du *Roi David*, où vous attendent quatre joyeux compagnons, six jolies femmes et trente bouteilles de vin de France.

SUÉNON. Quoi, malheureux!... c'est pour cela que tu es accouru, pour m'enlever Christine... c'est pour cela que tu m'as empêché de lui dire...

BRANDT. Mais sans doute... l'exactitude est la politesse des rois, et l'heure de notre réunion est passée... D'ailleurs, aurais-

tu mieux aimé qu'Albert te surprit avec elle?... ma voix a pu du moins vous mettre sur vos gardes... Et tu n'as donc rien pu obtenir?

SUÉNON. Rien.

BRANDT. Eh bien! ce soir, elle sera à toi.

SUÉNON. Ce soir!... ce soir!... Comment?

BRANDT. Il faudrait trouver un moyen adroit d'éloigner Eric de sa demeure, pendant toute la nuit.

SUÉNON. Mais ce moyen?

BRANDT. Je le trouverai à souper... c'est l'heure où j'ai de l'esprit; mais attends... laisse-moi écrire un mot.

SUÉNON. Mais tu me fais mourir d'impatience!.. dis-moi d'abord...

BRANDT. C'est pour toi que je travaille.

ALBERT, *entrant*. Me voici de retour.... Le prince!

BRANDT. Ce petit mot, il faut l'envoyer à l'instant. Il donne rendez-vous à tous nos amis, sur la place Saint-Jean.

SUÉNON. Sur la place Saint-Jean?

BRANDT. N'est-ce pas là que demeure Sterson et sa femme?

ALBERT, à *part*. Mon frère!...

SUÉNON. Eh bien! après?

BRANDT. Pendant que tu étais ici à éprouver la résistance de Christine, moi, je me procurais cette clef.

SUÉNON. Cette clef?

BRANDT. C'est celle d'une petite porte qui reste toujours fermée, et que ce soir, nous ouvrirons pour enlever la belle... Comprends-tu maintenant?

ALBERT, à *part*. Enlever Christine!..

SUÉNON. Oh! tu es mon sauveur!

BRANDT. A présent, viens-tu à la taverne? il me reste encore bien des choses à te dire, mais tu ne les sauras qu'après que nous aurons vidé la dixième bouteille.

SUÉNON. Partons.

BRANDT, à *part*. J'étais bien sûr qu'il viendrait.

(Ils sortent.)

SCENE X.

ALBERT, *seul*.

L'ai-je bien entendu! Enlever Christine! le prince! ce qu'on disait est donc vrai? aucune femme n'est sacrée pour lui. Mais Christine du moins, Christine, la femme de mon frère, la nièce du premier ministre!.. Tout prince qu'il est, je saurai empêcher... Je vais prévenir le comte Magnus... Insensé!.. dénoncer le prince!.. l'accuser sur des paroles vagues... On ne me croira pas... moi seul, oui, moi seul, je dois tout empêcher. Voici le comte.

SCÈNE XI.

ALBERT, MAGNUS.

MAGNUS. Ah ! c'est vous, Albert ; j'avais un dernier ordre à vous donner. Placez-vous à la tête du convoi de Nicholzen qui va se mettre en route. C'est vous que je charge de le commander.

ALBERT. J'y vais, monseigneur. Il est encore une grâce que j'ai à vous demander.

MAGNUS. Qu'est-ce que c'est ?

ALBERT. Cette nuit, il se prépare peut-être un grand crime ; je ne puis vous dire ni d'où, ni comment je le sais ; mais comme la surveillance de la ville sera peut-être moins exacte qu'à l'ordinaire, ordonnez que quinze archers se rendent sur la place Saint-Jean, à dix heures précises, (à part) car le complot ne peut éclater plus tôt.

MAGNUS. Vous m'effrayez, Albert, pour prendre une pareille mesure, il faut au moins que je sache...

ALBERT. Monseigneur, ne m'interrogez pas... Fiez-vous-en à mon honneur, à ma parole.

MAGNUS. Je vous ordonne de parler.

ALBERT. Eh bien ! sachez...

(Musique qui annonce le roi.)

MAGNUS. Il est trop tard... dans ce moment, je ne puis...

ALBERT. Monseigneur, donnez des ordres... il y va peut-être de l'honneur de la famille...

MAGNUS. Les quinze archers seront à leur poste... Allez.

(Albert sort.)

SCÈNE XII.

UN HUISSIER, MAGNUS, LE ROI-SEIGNEURS, GARDES.

L'HUISSIER, annonçant. Le roi !

LE ROI. Comte Magnus, vous avez vu mon fils, ce matin ?

MAGNUS. Oui, sire, un moment.

LE ROI. Où est-il ?

MAGNUS. Je l'ignore, sire ; selon vos ordres, je l'ai fait demander. Il n'est pas au palais.

LE ROI, à part. Encore quelque orgie ! A l'heure où je travaille depuis si longtemps, où il devrait déjà avoir tant fait pour le bonheur de ses sujets !.. si peu de soins de la dignité du trône... et ce sera mon successeur ! (Haut à un officier.) Allez, courez sur les traces du prince Suénon, et ramenez-le moi à l'instant même, en quel qu'endroit qu'il soit.

(L'officier, les seigneurs et les gardes sortent.)

MAGNUS. Sire, vous souffrez...

LE ROI. Toujours... jusqu'au tombeau, et après encore, si mes pressentimens ne me trompent pas, et si l'ame peut savoir de la tombe ce qui se fait de mal sur la terre... mais laissons cela. Je voulais vous prier d'examiner cet édit que nous avons médité si long-temps.

MAGNUS. Ah ! oui, cet édit qui a pour objet d'arrêter et de punir la calomnie.

LE ROI. Oui, cette foule de délateurs qui m'assiège, m'afflige et m'importune. Magnus, je finirais par les croire tout en les méprisant. Cet édit suffira pour les contenir, car tout calomniateur est lâche ; la délation est une arme qui ne frappe que par derrière.

MAGNUS. Vous connaissez la perte que l'état vient de faire. Le vieux Nicholzen, ce fidèle et vaillant capitaine des hommes d'armes de la ville, est mort d'une blessure reçue en combattant les masques noirs.

LE ROI. Le rapport que vous m'avez fait transmettre ce matin me dit que le chef de ces bandits a été blessé à la main droite. Vous n'avez aucun autre indice sur ces misérables ?

MAGNUS. Aucun encore de bien positif, mais bientôt, je l'espère...

LE ROI. Ah ! oui, bientôt je l'espère aussi... Magnus, il me semble que c'est mon sang qui coule des veines du peuple.. Magnus, il faut l'étancher à tout prix.

MAGNUS. Je voulais proposer à sa majesté de nommer, à la place de Nicholzen, un officier aussi brave que lui.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, UN OFFICIER, puis SUÉNON.

L'OFFICIER. Sire, le prince me suit.

LE ROI. Où l'avez-vous trouvé ?

L'OFFICIER. Sire...

LE ROI. Parlez, je vous l'ordonne, et n'ayez peur que de me désobéir.

L'OFFICIER. Sire, où il était déjà l'autre jour.

LE ROI. C'est bien... laissez-nous.

(L'officier sort.)

SUÉNON. Du calme, du sang-froid... qu'il ne puisse soupçonner...

LE ROI. Enfin, c'est vous !.. Mais d'où venez-vous, grand Dieu !.. Osez-vous bien sortir de là pour vous présenter devant votre père, devant votre roi !

SUÉNON. Excusez-moi... j'allais quitter de moi-même le lieu où l'on m'a trouvé ; j'avais à vous demander une grâce.

LE ROI. Es-tu sûr d'obtenir la tienne ?.. malheureux !.. est-ce par des orgies que tu veux faire l'apprentissage de l'art de ré-



guer? Est-ce en faisant mépriser le prince, que tu feras respecter le roi? Veux-tu donc couvrir ton front de tant de souillures, que la couronne même ne puisse les cacher?

SUÉNON. Je viens vous demander une place.

LE ROI. Pour toi, dans une prison d'état?

SUÉNON. La place de capitaine des hommes d'armes de la ville, qui est vacante.

LE ROI. Je te refuse aujourd'hui tout ce que tu me demanderas... D'ailleurs, cette place est promise. Comte Magnus, la place est pour votre protégé.

SUÉNON, à part. C'est cela... s'il y a une faveur à obtenir, c'est toujours lui... Et pourtant, cette fois, je demande une justice, car le capitaine Eric Sterton est bien certainement l'officier qui mérite le plus d'avancement.

MAGNUS. Éric Sterton!.. Sire, je ne sais par quel hasard mon protégé est le même que celui du prince.

SUÉNON, à part. Je le sais bien, moi. C'est un conseil de Brandt.

MAGNUS, à part. Est-ce un piège... Oh! je ne le pense pas; mais, d'ailleurs, Albert répond de tout, et les archers seront à leur poste.

LE ROI. Eh bien! Éric sera nommé malgré la recommandation du prince Suénon.

SUÉNON. Je vous rends grâce, sire! (A part.) Quand on veille à la sûreté de toute une ville, on peut oublier celle de sa maison.

LE ROI. Suénon, je ne veux pas vous dégrader devant vos sujets futurs... Magnus nous gardera le silence sur votre conduite... J'espère que vous aurez honte du point où vous êtes tombé; je laisse à votre amour-propre le soin de vous punir... lui seul peut être assez cruel pour cela... Maintenant, sortez, et souvenez-vous que si l'on vous retrouvait encore où vous étiez, je vous interdrais l'accès de ce palais.

SUÉNON. Je m'en souviendrai, sire; mais, avant de sortir, je voudrais emporter ce brevet pour le faire tenir au capitaine.

LE ROI. J'y consens encore; je le signe à l'instant. D'ailleurs, la ville a besoin qu'un officier veille cette nuit pour sa défense.

SUÉNON. Et moi, ne vais-je pas aussi, comme à l'ordinaire, le contre-signer?

LE ROI. Votre main peut-elle seulement tenir une plume?

SUÉNON. Ah! sire!..

(Il ôte son gant et signe.)

LE ROI, à part. Grand Dieu!.. il est blessé à la main... Serait-ce lui?... pourvu que Magnus ne le voie pas... (Lui rendant son gant.) Suénon, vous perdez votre gant.

SUÉNON. Je vous remercie. (A part.) Enfin, j'ai le brevet.

LE ROI, à part. Oh! je me serai trompé... cela ne peut être... Je ne le croyais que débauché... ô mon Dieu!.. serait-il assassin?... (Prenant Suénon à part.) D'où vous vient cette blessure à la main?..

SUÉNON, à part. Imprudent!.. il ne peut rien savoir.

LE ROI. Répondez...

SUÉNON. Cette blessure?..

LE ROI. Mais répondez donc...

SUÉNON. Sire!..

LE ROI. Mais répondrez-vous, enfin... je vous l'ordonne...

SUÉNON. Sire... je ne sais.

LE ROI, à part. C'est lui!.. c'est lui!.. (Musique au dehors. Haut.) Quel est ce bruit, Magnus?..

MAGNUS. Sire, c'est le convoi du capitaine Nicholzen qui passe sous les fenêtres du palais.

LE ROI. Suénon, mettez-vous à cette fenêtre.

SUÉNON. Sire, mais à quoi bon?..

LE ROI, d'une voix terrible. Mettez-vous à cette fenêtre, vous dis-je. Les rois doivent suivre, au moins des yeux, le convoi d'un brave.

(Suénon se met à la fenêtre.)

SUÉNON, à part. Ah! ne nous troublons pas. (Haut.) C'est le corps de Nicholzen, dites-vous?..

LE ROI, à part. Eh quoi!.. hier il n'avait déjà plus de vertu... aujourd'hui, il il n'a plus même de remords en face de sa victime!

SUÉNON, à part. Comme il me regarde... me serais-je trahi? (Haut.) Ce convoi est d'un bel effet!..

LE ROI. Et ce sera mon successeur!..

ACTE II.

Le théâtre représente la grande salle du palais.

SCENE PREMIERE.

BRANDT, OLAUS, QUELQUES-UNS DE SES  
COMPAGNONS.

BRANDT, *avançant lentement*. Silence!... c'est ici l'antichambre du roi; nous pourrions tout apprendre.

OLAUS. Mais par quel événement le roi est-il tombé subitement si malade, qu'on désespère de sa vie?

BRANDT. Que veux-tu? il est des grâces d'état. Hier, lorsque j'ai eu pénétré dans la maison de Christine, tandis que son mari veillait à la sûreté de la ville, au premier signal d'alarme vous avez tous pris la fuite.

OLAUS. Il y avait parmi nous un homme qui nous était étranger, qui parlait d'archers qui allaient venir. Quelqu'un a crié: « Sauve qui peut! » et comme je pouvais me sauver.

BRANDT. Ton pouvoir n'a jamais été au-delà; enfin, tu nous a laissés seuls avec cet homme. Eh bien!.. cet homme était Albert, le frère d'Éric Sterson, qui, sans doute, instruit du complot, venait l'empêcher. Il a osé porter la main sur le prince; il lui a arraché son masque pour le connaître; mais le prince a trouvé un moyen de lui faire garde le secret.

OLAUS. Quel moyen?

BRANDT. Infaillible. Un coup de poignard auquel Albert n'a pas même trouvé une parole à répondre: il est mort.

OLAUS. A la bonne heure.

BRANDT. Alors le prince m'a appelé pour m'avertir de l'arrivée des archers. Mais au lieu d'archers, il n'est venu qu'un seul homme qui lui a mis la main sur le collet et lui a ordonné de le suivre.

OLAUS. Et Suénon a obéi?

BRANDT. Oui, car c'était son père; c'était le roi lui-même qui venait de l'arrêter. « Quand les princes sont des malfaiteurs, il faut que les rois fassent le guet; prince Suénon, je vous arrête. » Telles sont les paroles que j'ai entendues... puis ils sont partis tous deux. Il est probable que l'émotion qu'a éprouvée le vieillard sera cause que Suénon aura bientôt à pleurer son père.

OLAUS. Et Suénon, où est-il en ce moment?

BRANDT. Dans ses appartemens. Il attend comme nous la nouvelle.

OLAUS. Alors, tout est pour le mieux.

BRANDT. Oui, jusqu'ici.

OLAUS. Voici du monde.

BRANDT. Ce sont des courtisans. Diable!.. mauvais signe; ils reviennent au père, c'est qu'il y a encore de l'espoir.

SCENE II.

LES MÊMES, LE COMTE DE HOLBERG,  
LE MARQUIS DE TORWICK, puis  
ÉRIC.

LE COMTE. Eh bien! pas de nouvelles?

BRANDT. Aucune.

LE MARQUIS. Mauvais présage!

ÉRIC, *entrant*. Je veux voir le roi à l'instant; il faut que je lui parle.

LE COMTE. Silence, monsieur; vous ignorez donc ce qui se passe!

ÉRIC. Que m'importe, pourvu que je parle au roi.

LE COMTE. Le roi expire peut-être en ce moment.

ÉRIC. Que dites-vous, monsieur le comte? lui qui hier encore...

LE COMTE. Cette nuit il est sorti du château, puis il est rentré avec des gens qu'on n'a point vus... mais à peine est-il revenu dans sa chambre, qu'il a perdu connaissance... On ignore la cause de cet affreux accident; et en ce moment il lutte contre la mort.

ÉRIC. Et vous n'en avez point de nouvelles?

LE MARQUIS. Nous en attendons à tout moment... Le comte Magnus et le médecin sont seuls admis auprès de sa majesté.

ÉRIC. Ah! j'oublie en ce moment tous mes chagrins pour le malheur qui nous menace. Que Dieu sauve le Danemarck, et nous conserve Christiern!

BRANDT. C'est-à-dire, capitaine, que le prince Suénon sera un mauvais roi.

ÉRIC. Ce n'est pas ce que je prétends dire, monsieur; mais en ce moment, je pense au monarque qui meurt, et je ne m'occupe point de celui qui lui succède... Le roi Christiern a fait le bonheur de ce royaume; il a été grand, juste et bon; ces souvenirs se retracent plus vivement dans ma mémoire au moment où il expire. Le roi Christiern m'a fait hier capitaine des hommes d'armes de la ville, et la reconnaissance me fait dire plus haut encore les paroles que me dicte la justice.

**BRANDT.** Et si le roi Suénon vous faisait général?

**ÉRIC.** Je croirais m'en rendre digne en pleurant son père devant lui et en lui disant : Sire, tachez de lui ressembler.

**BRANDT.** Eh bien, capitaine, vous êtes un maladroit.

**ÉRIC.** Un maladroit?

**BRANDT.** Oui, sans doute... que le roi vive ou meure, peu doit vous importer, pourvu qu'il y en ait un; mais que vous ne vous trompiez pas sur le moment de sa mort, voilà ce qui devrait occuper votre attention, si vous aviez l'habitude des cours comme ces messieurs. Que ne faites-vous comme eux? que n'avez-vous des traces de larmes toutes faites sur votre mouchoir; pour montrer au roi s'il survit, ou des cris de joie sur les lèvres qui éclatent à la nouvelle de sa mort et pénètrent jusqu'à l'appartement de son fils? En ce moment, faites comme ces messieurs, taisez-vous... vous ne devez pas savoir s'il faut rire ou pleurer: quediab! vous voyez bien qu'ils ont plus d'adresse que vous et même plus de bonne foi. En ce moment ils sont comme leur conscience, ils sont muets.

**LE COMTE.** Misérable!...

**BRANDT.** Oh! je ne vous crains pas. Si le roi Christiern survit, mon affaire est trop mauvaise pour que votre colère la rende pire... si son fils règne, je suis plus fort que vous.

**LE COMTE.** Silence... on ouvre la porte de la chambre du roi.

**LE MARQUIS.** C'est le comte Magnus! que va-t-il nous apprendre?..

**BRANDT.** Nous allons voir.

### SCENE III.

**MAGNUS, LES PRÉCÉDENS.**

**MAGNUS.** Messieurs, le roi est mort.

**TOUS.** Mort!...

**BRANDT.** Ah!...

**LE MARQUIS.** Vive le roi Suénon I<sup>er</sup>!

**MAGNUS.** Oh! silence encore, monsieur le marquis, silence! Le roi Christiern en mourant nous a adressé une prière... c'est d'attendre vingt-quatre heures avant de rendre sa mort publique. Des mesures que je suis chargé de prendre nécessitent tout ce que je vous demande en son nom...

**BRANDT.** Comte Magnus, voilà déjà trois minutes de royauté que vous volez au roi Suénon, en nous retenant ici. C'est déjà trop, il est temps qu'il prenne sa place (à part) et moi la vôtre. (Haut.) J'ignore quelle sera la volonté du roi

d'aujourd'hui, mais la mienne est de crier de toutes mes forces: Vive le roi Suénon! vive le roi Suénon!...

**TOUS.** Vive le roi Suénon!..

**BRANDT.** Suivez-moi tous auprès de lui, même vous, messieurs les courtisans.. vous faites partie du mobilier de la couronne.

(Il sort avec les courtisans.)

### SCENE IV.

**MAGNUS, ÉRIC.**

**MAGNUS.** Les ingrats... les misérables!.. pas un regret pour Christiern!.. Oh! je m'y attendais, moi... Que vois-je? Éric, vous êtes là?

**ÉRIC.** Oui, monseigneur, et devant cette catastrophe je n'ose plus dire ce qui m'amenait au palais et pourtant je venais demander justice: mon frère a été lâchement assassiné cette nuit.

**MAGNUS.** Pauvre Albert!.. Je le savais, Éric... mais l'on pourra vous satisfaire. Le Danemarck a toujours un roi, et vous venez de voir que le successeur de Christiern ne s'est pas fait attendre.

**ÉRIC.** C'est à lui que je m'adresserai, monseigneur, aujourd'hui même; je demanderai au fils ce que je venais demander au père... mon pauvre frère!..

**MAGNUS.** Le roi Suénon vous rendra justice, je l'espère, mais laissez passer ce premier moment d'ivresse que donne la possession d'une couronne.

**ÉRIC.** Oui, monseigneur; je vais rendre à mon frère expiré les derniers devoirs. Je me trompe!.. mon dernier devoir envers lui, c'est la vengeance, et je viendrai la demander ici.

(Il sort.)

### SCENE V.

**MAGNUS, puis LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES ET LES OFFICIERS DE LA COURONNE.**

**MAGNUS.** Oh! que répondra Suénon quand Eric apparaîtra devant lui, demandant l'assassin d'Albert?..

**LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES.** Monseigneur, tous les gens de la nouvelle cour refusent de nous donner des ordres pour le service qui reste à faire auprès du feu roi, nous venons vous en demander.

**MAGNUS.** Messieurs, le roi Christiern a expressément défendu aucune cérémonie; le médecin seul et moi sommes chargés de veiller auprès de lui... que deux gardes se placent dans la salle qui précède la chambre mortuaire, pour n'y laisser pénétrer personne... Le roi Suénon seul aura le droit d'y entrer s'il le veut... pour

vous messieurs, vous pouvez vous retirer.  
(Au moment où ils se retirent, on entend les cris de  
*vive le roi* qui approchent peu à peu.)

MAGNUS. Suénon vient de ce côté, sans doute au milieu de ses amis et de ses courtisans qui l'environnent et l'étourdissent... ma place n'est plus ici... je retourne auprès de Christiern.

(Il entre dans la chambre du roi. La porte en s'ouvrant laisse voir un corridor tendu de noir et éclairé par une lampe.)

SCENE VI.

SUÉNON, *pâle*, BRANDT, SES COMPAGNONS, LE COMTE, LE MARQUIS, OLAUS, TRIGGER, COURTISANS, GARDES.

SUÉNON. Bien, bien, messieurs, répandez-vous dans la ville, annoncez mon avènement au trône, et les premiers actes de mon autorité.

BRANDT, *à demi-voix au roi*. Sire, songez aux troupes, il faut nous les attacher, c'est notre salut.

SUÉNON, *à voix haute*. Qu'on annonce aux troupes que leur paie sera doublée.

BRANDT, *à demi-voix*. Il faut songer aussi au peuple pour qui nous venons d'augmenter les impôts.

SUÉNON, *de même*. Que faut-il lui accorder?... des libertés nouvelles.

BRANDT, *de même*. Non pas... une distribution de vin... c'est plus vite fait et moins dangereux. Le roi est d'autant plus ferme sur ses jambes que le peuple l'est moins.

SUÉNON. Ordonnez des fêtes; distribution au peuple; qu'on illumine ce soir... Allez messieurs; j'ai besoin d'être seul. Demeure, Brandt.

(Les courtisans et les compagnons de Brandt sortent.)

SCENE VII.

SUÉNON, BRANDT.

BRANDT. Enfin te voilà roi!.. comment faut-il que je vous parle à présent, sire?..

SUÉNON. Comme tu voudras.

BRANDT. Il faut avouer que jamais roi n'est mort plus à propos.

SUÉNON. Croirais-tu que, malgré moi, je me sens faible, irrésolu; des sentimens de regrets, d'une vieille tendresse filiale, me troublent et m'importunent... mais à quoi bon? mon père et moi, nous ne pouvions plus vivre sous le même ciel après ce qui s'était passé. Je ne pouvais rougir devant le roi, moi le prince royal,.. il fallait que l'un de nous cédât la place à l'autre. S'il m'avait condamné, je serais mort sans murmurer, mais la nature a décidé en ma faveur, j'accepte son arrêt et

j'en veux recueillir les bienfaits sans faiblesse.

BRANDT. Te voilà maître de ce palais, qui est si beau!

SUÉNON. Oui, c'est un beau palais... mais il y manque une femme.

BRANDT. Je comprends... mais quand on a en son pouvoir le Danemarck entier.

SUÉNON. Oui, beau royaume. . beau royaume... où il y a un homme de trop.

BRANDT. Je comprends encore.

UN PAGE. Le capitaine Eric demande à parler à sa majesté.

SUÉNON. Le capitaine Eric!

BRANDT. Oh! contiens-toi, de grâce... tu ne peux en vouloir à ce brave capitaine, de venir se présenter de lui-même à toi. C'est trop complaisant, c'est un vrai mari que cet homme-là... Qu'il entre.

SCENE VIII.

LES MÊMES, ERIC, OLAUS, TRIGGER, ET COMPAGNONS DE BRANDT.

ERIC. Sire, je viens avec confiance me jeter à vos pieds, comme je l'eusse fait à ceux de votre père.

SUÉNON. Que me voulez-vous, monsieur?

ERIC. Je viens vous demander justice.

SUÉNON. Pour qui et contre qui?

ERIC. Pour mon frère, assassiné sur la place Saint-Jean, sous mes fenêtres même, mon pauvre Albert!.. contre qui, je l'ignore; mais, sire, vous ferez découvrir sans doute le lâche, l'infâme!

SUÉNON. Monsieur!..

BRANDT. Contiens-toi.

ERIC. Ah! sire, nul doute que ce nouveau crime ne doive être attribué à ces brigands qui désolent la ville toutes les nuits, et qu'on nomme masques noirs... Que votre avènement au trône, sire, se signale en délivrant Copenhague de ce fléau dont votre père l'eût délivré sans doute... Sire, justice!.. me la refuserez-vous?

SUÉNON. Vous demandez justice; vous l'aurez, monsieur.. Comment, il s'est commis un meurtre cette nuit dans les rues de Copenhague, sur la place Saint-Jean, la place la plus fréquentée de la ville... et l'assassin n'est pas entre les mains de la justice!.. Rien ne me serait plus à cœur que de signaler mon avènement au trône par le châtimement exemplaire et mérité du meurtrier; mais il y a un homme plus coupable que lui encore.

ERIC. Et qui donc, sire?

SUÉNON. C'est le capitaine des hommes d'armes de la ville... Nicholzen a dû être

remplacé hier, et si le nouveau capitaine dont j'ai oublié le nom, s'est montré coupable d'une aussi inconcevable négligence, pour la première nuit où il remplissait les devoirs de son emploi, il s'est rendu par là le complice du crime... et mérite d'être puni d'abord, en attendant qu'on découvre le meurtrier.

BRANDT, à part. Par exemple, je n'aurais pas deviné celui-là !

ÉRIC. Sire, votre justice me paraît exigeante et votre arrêt sévère... mais quelque effrayant qu'il soit, il ne m'empêchera pas de vous rappeler le nom de cet officier qui n'a jamais reculé devant le péril... cet officier, c'est moi.

SUÉNON. Ah ! c'est vous... un brave capitaine... j'en suis fâché, monsieur, mais je dois justice à mon peuple... Tout ce que je puis faire, en usant d'indulgence, c'est de vous donner une heure encore... Allez... employez-la bien, et tâchez de découvrir, pendant ce temps, celui que nous devons punir... car si vous ne le découvrez pas, vous savez qui le remplacera.

ÉRIC. Sire, ce temps est court.

SUÉNON. Et le mien est précieux, monsieur... Allez... vous avez une heure, pas plus.

ÉRIC, à part. Ah ! le pressentiment général ne se trompait point : l'école de la débauche ne pouvait produire qu'un tyran.

(Il sort.)

BRANDT, parlant bas à deux hommes qui sont au fond du théâtre. Allez, et qu'on la conduise ici.

(Les deux hommes sortent.)

000-000 000 000 000 000 000 000 000 000 000 000 000 000 000 000

### SCENE IX.

SUÉNON, BRANDT, OLAUS, TRIGGER, COMPAGNONS.

BRANDT. Ma foi, je te fais mon compliment, je n'aurais pas trouvé ce moyen de se délivrer d'un rival. C'est de la vengeance légale et de la jalousie judiciaire. Bravo ! tu es déjà un véritable politique. Faire servir les lois à ses passions, c'est là tout l'art de régner. Mais occupons-nous des affaires d'état. Nous nous instituons tes ministres. (Ils s'assoient et forment conseil.) Quelle forme de gouvernement donnerons-nous au Danemarck ?

TRIGGER. Je suis pour le gouvernement despotique et absolu.

BRANDT. Toi, qui seras ministre... ah ! paresseux...

OLAUS. Moi, je suis pour le gouvernement anglais, la chambre des communes, le haut parlement.

BRANDT. Ni l'un, ni l'autre, ou plutôt l'un et l'autre.. voilà ce que je propose. Le roi absolu et tout puissant, avec un parlement responsable.

TOUS. Bravo ! c'est bien dit.

SUÉNON. Non, point de parlement, plus de sénat... ni flatteurs, ni censeurs... je suis las de conseils et de sermons, je suis roi et je fais ma volonté reine.

TOUS. Bravo ! vive le roi Suénon !

TRIGGER. Moi, je demande l'exil du comte Féroer, président du tribunal.

BRANDT. C'est celui, qui dans une audience, a flétri publiquement la conduite de l'héritier du trône.

SUÉNON. Je m'en souviens, le lâche a cru faire sa cour à mon père.

BRANDT. Et Christine assistait à la séance.

SUÉNON. A mort le comte Feroër !

(Il signe un papier qu'il donne à Tigger.)

BRANDT. Et ses biens, confisqués.

TRIGGER, à part. Je sais où il cache son or... je fus employé chez lui.

BRANDT. Et l'archevêque de Copenhague, qui a voulu t'excommunier ?

SUÉNON. Chassé de son église et de la capitale.

BRANDT. Excommunié à son tour.

TRIGGER, à part. Encore un pillage.

OLAUS. Mais les autres ministres ?... Le marquis de Bore, le duc de Léoben, le comte Magnus...

SUÉNON. Exilés tous... ils ont servi mon père contre moi... Ce serait pour moi des ennemis cachés, ou des amis méprisables.

BRANDT. Mais leurs revenus ne se toucheront pas seuls ; il faut quelqu'un pour cela.

SUÉNON. Eh bien ! n'êtes-vous pas là ?... Vous les aurez si vous me servez bien.

TRIGGER. Moi, je demande la justice.

SUÉNON. Accordé.

BRANDT. C'était ce que je voulais.

TRIGGER. La justice est ce qui me convient.

BRANDT. En effet, tu dois la connaître ; tu as eu quelquefois affaire à elle.

TRIGGER, la main sur son poignard. Brandt !..

SUÉNON. Eh bien ! déjà vous vous querrellez !.. la guerre civile dans mon conseil !.. ce n'est pas votre intérêt... n'y a-t-il pas des places pour tout le monde ? Brandt, allons, un peu de complaisance.

BRANDT. Non, je ne lui céderai pas.... Tout ce que je puis faire, c'est de lui jouer son ministère.

TRIGGER. Jouer un ministère !..

BRANDT. Pourquoi pas ? on le vend bien.

**SUÉNON.** Vous êtes deux de mes fidèles serviteurs... Eh bien! que le hasard décide.

**TRIGGER.** Voici mes dés... jette.

**BRANDT.** Sept.

**TRIGGER.** Neuf!

**BRANDT.** Ma revanche.

**TRIGGER.** Soit.

**BRANDT.** Cinq.

**TRIGGER.** Onze!.. à moi!..

**BRANDT.** J'ai eu tort de lui laisser prendre ses dés... il a gagné l'administration de la justice avec des dés pipés...

**SUÉNON.** Brandt, je te donne, pour te dédommager, les finances et l'administration intérieure du royaume.

**TRIGGER.** Eh bien! qu'il se plaigne encore!.. les finances!.. Enfin, de pauvres et hasardeux masques noirs que nous étions, nous voilà devenus grands seigneurs.... C'est bien différent.

**BRANDT.** Oh! oui, on vole sans masque... Mais c'est assez s'occuper aujourd'hui du bonheur de la nation, nous avons assez fait pour elle; songeons à nous divertir.

### SCÈNE X.

LES MÊMES, **MAGNUS**, sortant de la chambre mortuaire.

**MAGNUS**, à part. Il est donc vrai! Voilà ses conseillers et ses ministres, peut-être. (*Haut.*) Pardonnez-moi, sire, de vous interrompre, mais c'est mon devoir... Seul dépositaire du testament du roi, c'est moi qu'il a chargé en mourant de vous en donner lecture... Je viens de le prendre dans la chambre mortuaire, où nul n'entrera plus que vous, sire. Voulez-vous m'écouter?

**SUÉNON.** Quel que soit le testament, il gagnerait à être lu par un autre que par vous.

**MAGNUS.** Sire, il ne s'agit point ici de moi, il s'agit d'une mission que je dois remplir et que je remplirai jusqu'au bout. Sire, vous écouterez ce testament... c'est une voix qui sort de la tombe, et vous la respecterez.

» Moi Christiern, roi de Danemark,  
» (*on se dévoue*) sur le point de paraître  
» devant Dieu, prie le juge tout puissant  
» de me faire grâce de mes fautes et de  
» prêter appui à mon successeur...

» Tels sont les conseillers et les ministres que je lègue à mon fils, et je le conjure en mourant de les accepter.

» Je lui demande d'élever le comte de  
» Feroër, président du haut tribunal de  
» Copenhague, à l'administration suprême  
» de la justice.

**SUÉNON.** Le comte de Feroër? cet insolent magistrat qui m'a insulté prince?

**MAGNUS.** Sire, il voulait le bien du roi futur.

**SUÉNON.** Ne me parlez pas de lui: sa tête est proscrite.

**MAGNUS.** Proscrite!..

**SUÉNON.** Achevez, monsieur...

**MAGNUS.** Grand Dieu!.. » La présidence vacante du tribunal sera donnée  
» au comte de Bore.»

**SUÉNON.** Le comte de Bore? à merveille: le roi mon père voulait, en mourant, m'entourer de tous mes ennemis... c'était ses amis à lui... Après...

**MAGNUS.** « Désirant acquitter d'une manière éclatante une dette envers un brave officier que des motifs de délicatesse m'ont fait laisser dans un injuste oubli... je le prie de confier l'administration de la guerre à Eric Sterson, qui n'est encore que capitaine des hommes d'armes de la ville. »

**SUÉNON**, se levant avec fureur. Éric!... Encore ce nom exécré!.. Ah! mon père a été mal inspiré dans l'intérêt de cet homme de le rappeler à mon souvenir. En vérité, j'admire le choix du conseil qu'il me donne. Ce sont des têtes sages et fortes, j'en conviens; il n'y a qu'un malheur, c'est qu'avant une heure d'ici, peut-être, ce seront des têtes coupées.

**MAGNUS.** Sire, ajoutez-y donc encore la mienne; car votre père, en finissant, vous priait de me conserver dans mon poste auprès de vous.

**BRANDT.** Eh bien! il veut me prendre ma place?

**SUÉNON.** Vous? monsieur... non, vous ne mourrez pas... mais vous sortirez de la cour, vous m'éviterez votre présence... ici elle est intolérable pour moi et dangereuse pour vous.

**MAGNUS.** Sire, je ne sortirai pas avant que je n'aie accompli ma mission.

**SUÉNON.** Et qu'avez-vous encore à me dire, monsieur?.. Avez-vous encore quelque ennemi à jeter au milieu de mon conseil?.. quelque piège à tendre sous mes pas?

**MAGNUS.** Sire, votre père vous demandait encore de conserver ses autres ministres, de respecter la liberté du peuple et les privilèges du sénat.

**BRANDT.** Le sénat?.. il n'y a plus de sénat.

**MAGNUS.** Que dit cet homme?

**SUÉNON.** Cet homme a dit vrai, monsieur.

**BRANDT.** Pour le peuple, c'est différent. Conservé, c'est utile.

MAGNUS. Sire, je ne sais si moi, représentant de votre père, je dois continuer devant les vôtres...

SUÉNON. Achevez... monsieur... achevez.

MAGNUS. Le roi ne vous adressait plus, en mourant, qu'une seule recommandation.

SUÉNON. Laquelle?

MAGNUS. De diminuer les impôts.

BRANDT. Le roi les a doublés tout à l'heure pour augmenter la solde des troupes.

MAGNUS. Est-il vrai? sire... Le peuple qui gémissait déjà et que Christiern se rapprochait d'accabler?..

BRANDT. Qu'est-ce qu'il a à dire, le peuple, puisqu'on le conserve?

SUÉNON. Monsieur, vous avez tout lu, je pense?

MAGNUS. Je n'ai pas tout dit. Sire, au nom du ciel, pendant qu'il en est temps encore, songez où vous allez... Vous n'êtes plus un homme... vos actions n'ont plus la simple valeur qu'elles avaient... Vous êtes le bonheur d'un peuple et l'honneur d'une nation. Chaque mouvement de votre bras réagit sur des millions d'hommes, chaque parole de votre bouche a un écho dans tout un empire. Sire, au nom du ciel, chassez ces indignes conseillers... redevenez le fils de Christiern; ne punissez pas le Danemarck de vos propres malheurs. Si c'est moi qui en suis l'auteur, sire, prenez mon sang, faites-le couler dans les tortures les plus cruelles.... mais une fois votre vengeance satisfaite, grâce pour votre peuple, pour la mémoire de votre père... grâce pour vous-même!

BRANDT. Est-ce que c'est toujours du testament?

MAGNUS, *d'une voix tonnante*. Silence!..

SUÉNON. Monsieur!..

MAGNUS. Sire, nul n'arrête la parole dans la bouche d'un homme qui se dévoue... je vous le dis encore, prenez garde... si la pitié, si la justice, si le devoir ne peuvent rien sur vous, que ce soit votre intérêt... Sire, ce n'est point par la violence qu'on règne. Quelque temps, toute résistance semble éteinte... on croit avoir brisé le peuple sous sa volonté; il n'a fait que plier sous votre bras; et dès que le bras est lassé, il se relève et emporte avec lui l'imprudent qui a cru régner malgré ses sujets.... Sire, songez-y, ce roi marche sans cesse sous la foudre du ciel et sur le volcan des révolutions, entre deux flammes terribles; et si l'une ne l'atteint pas, l'autre l'engloutit toujours.

SUÉNON, *furieux*. Comte.

MAGNUS. Sire, vous ne savez pas de quel intérêt il y va pour vous... Souvent le châtement suit de loin la faute... quelquefois il l'accompagne... prenez garde.

SUÉNON. Tant d'insolence... Je vous ai promis d'épargner vos jours... par égard pour ma parole et non pour vous, vous vivrez; mais retenez ceci... Sortez du palais et de Copenhague pour jamais... c'est un dernier conseil...

MAGNUS. Sire, je me retire; vous êtes le maître. Le sceau de l'Etat, dont vous avez besoin, est encore près de la main glacée de votre père... Allez l'y reprendre... ce qu'il scellera d'abord, ce sera la mort et l'exil de ses vieux amis... Que Dieu vous dicte les lois qu'il consacra ensuite!

(Il sort.)

## SCENE XI.

SUÉNON, SES COMPAGNONS.

SUÉNON. Que m'e vent-il cet homme?.. de quoi vient-il me parler?.. de devoirs et d'équité... Est-ce ma faute si ces mots ont perdu pour moi leur valeur?... ils n'ont employé avec moi que la force et l'insulte... ils m'ont traité comme un esclave criminel. Je fus jusqu'à présent malheureux et avili par la violence; c'est à elle que j'en appelle pour être heureux... Brandt, l'heure est écoulée.

BRANDT. Sans doute, si tu le veux... et je vais faire arrêter le capitaine Eric... car je ne pense pas qu'il ait découvert l'homme qu'il cherche?

SUÉNON. Faire arrêter le capitaine n'est rien encore.

BRANDT. Je comprends; tu veux parler de Christine... elle est ici.

SUÉNON. Déjà!.. c'est à toi que je dois...

BRANDT. Les désirs des princes veulent être satisfaits; mais les vœux des rois doivent être devancés.

SUÉNON. Eh bien! qu'on me laisse avec Christine.

BRANDT. Je me charge du mari.

SUÉNON. Allez... sortez tous.

(Brandt et ses compagnons sortent.)

## SCÈNE XII.

SUÉNON, *puis* CHRISTINE.

SUÉNON. Je ne retrouve plus mon courage quand cette femme va paraître devant mes yeux. Elle a eu toujours sur mon cœur un empire!.. Ah! c'est le moment où jamais de le reprendre à mon tour. Pourtant, ne l'irritons pas d'abord.

**CHRISTINE**, *entrant*. Ah! c'est vous, sire; j'avais à vous parler!..

**SUÉNON**. Excusez, madame, si mes ordres... .

**CHRISTINE**. Ah! ils n'ont fait que prévenir mes désirs en me facilitant l'entrée de ce palais.

**SUÉNON**. Que dites-vous?... vous venez...

**CHRISTINE**. Je venais vous demander compte de l'étrange arrêt dont vous venez de frapper mon mari.

**SUÉNON**. Madame, ne vous a-t-il pas dit que sa négligence l'a rendu complice d'un meurtre commis la première nuit où il a dû exercer sa surveillance, et faut-il que je laisse impunies les fautes les plus graves chez le capitaine Eric Sterton, parce que cet homme est votre mari?

**CHRISTINE**. Ah! voilà son plus grand crime... voilà ce que vous ne lui pardonnez point. Eh bien! sire, je vous avais mal jugé... je vous croyais plus généreux... J'ai cru Eric en péril, tant que vous n'étiez que prince... mais je l'ai pensé sauvé quand je vous ai su roi... J'ai respiré alors et je me suis dit... Celui qui n'aura pas reculé devant ses passions reculera peut-être maintenant devant sa toute-puissance... Sire, tous les ennemis des rois ne sont que des ennemis désarmés... leur vengeance n'est jamais qu'un assassinat... Pardonnez, sire, je vous en ai cru incapable.

**SUÉNON**. Christine, si tout autre que vous m'insultait...

**CHRISTINE**. Je n'insulte pas au roi Suénon; j'insulte à ce qu'il deviendrait s'il écoutait un lâche ressentiment.... Ah!..... vous ne vous déshonorez pas ainsi?... Si je vous ai paru amère et cruelle, c'est que j'étais désespérée... Mais au moment où un crime de votre main allait atteindre mon mari, peut-être une des grandes souffrances de ce cœur était qu'il vint de votre main.

**SUÉNON**. Ah! Christine, vous pouvez, vous le savez, commander seule à cette main qui commande à tout un royaume. Mon amour n'a d'autres règles que ma volonté, et ma volonté est sans bornes. Ce n'est pas le roi de Danemarck qui veut vous parler ici, c'est le prince Suénon seul; c'est l'homme qui depuis deux ans vous aime, qui oublie tout ce que vous lui avez fait souffrir de mépris et d'outrages; qui ne veut être ici que votre esclave... Ne le faites pas souvenir qu'il est votre maître.

**CHRISTINE**. Mon maître!.. je n'en ai qu'un sur la terre.

**SUÉNON**. Et il est en mon pouvoir. Au nom du ciel, écoute-moi; ce moment est solennel et décisif. Je m'étonne moi-même de ma douceur, ou plutôt de ma faiblesse. Christine, après tout ce que je te dois de malheurs, je te le conseille, accepte mon amour; c'est la seule clémence que tu puisses espérer.

**CHRISTINE**. Je ne l'accepterai, ni ne veux l'écouter. Nul n'oserait me tenir chez moi un pareil langage, et je ne puis demeurer ici pour l'entendre... Laissez-moi sortir, sire.

**SUÉNON**. Sortir d'ici sans avoir fait que me braver!.. Ah! rendez grâce au ciel si ce palais ne devient pour vous qu'un prison.

**CHRISTINE**. Avec tout votre pouvoir, vous ne pouvez que m'assassiner... Faites-le si vous l'osez, ou laissez-moi sortir.

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BRANDT.

**BRANDT**. Sire, vous êtes obéi, et le capitaine...

**SUÉNON**. Vous me demandez à partir, madame; vous le pouvez si vous voulez; j'ai de vous maintenant un otage.

**CHRISTINE**. Un otage!

**SUÉNON**. Votre mari... il est prisonnier; et prenez garde, cette fidélité à votre mari, aux dépens de ses jours, est héroïque, sans doute, mais n'est pas seulement cruelle pour moi.

**CHRISTINE**. Aux dépens de ses jours... Ah! je vois tout, maintenant, et vous osez me faire l'horrible condition d'acheter au prix de votre amour la vie d'Eric... Vous l'osez... mais je le connais... il préférera cent fois la mort; et moi aussi je la préfère... je vous l'ai dit déjà... une femme ne craint jamais les menaces, et ne cédera jamais à qui vent l'avilir... Ah! maintenant, vous êtes si peu dangereux, que je peux tout vous dire... Autrefois, prince, je vous ai aimé... car, à travers toutes vos fautes, je vous croyais grand et généreux... Je vous fuyais, car je me sentais faible devant vous; à présent je n'ai plus à redouter que la mort; je suis tranquille... Allez, sire, faites couler le sang d'Eric; je saurai le suivre. Je puis défier votre colère, car je ne vous crais plus... je vous méprise.

(Elle sort.)

### SCÈNE XIV.

SUÉNON, BRANDT.

**SUÉNON**. Elle n'aura pas menti... Que dans un quart d'heure, le capitaine Eric n'existe plus...



**BRANDT.** Avant un quart-d'heure... J'en répons; l'ordre était déjà donné.

(Bruit de trompette sur la place.)

**SUÉNON.** Quel est ce bruit?

**BRANDT.** Celui qui précède une proclamation.

**SUÉNON.** Je n'en ai point ordonnée.

**UN CRIEUR,** sur la place.

« Nous, Suénon I<sup>er</sup>, roi de Danemark, ayant considéré que la calomnie atteint tous les jours nos plus fidèles et nos meilleurs sujets, avons ordonné et ordonnons ce qui suit : Tout calomniateur qui accusera sciemment un innocent sera condamné lui-même à la peine du crime qu'il aura voulu attirer sur un autre... »

**SUÉNON.** Qui a fait proclamer cette loi insultante?..

**BRANDT.** Le comte Magnus, sans doute.

**SUÉNON.** Holà! quelqu'un!.. (Entre un garde.) Qu'on saisisse cet insolent crieur et qu'on l'amène. (Le garde sort.) Ah! plus de doutes!.. c'est Magnus qui ose ainsi se jouer à moi; la partie lui coûtera cher.

**MAGNUS, entrant.** Sire, je vais partir... quel terme fixez-vous à mon exil?

**SUÉNON.** C'est vous, monsieur : j'allais vous faire demander... pouvez-vous me rendre compte de la loi que je viens d'entendre pronulguer et qui n'a jamais été sanctionnée par moi?..

**MAGNUS.** Sire, j'avais tout droit de la croire votre ouvrage. Je l'ai vue scellée du sceau de l'état, auquel vous seul depuis ce matin avez pu toucher... et je me suis dit : Puisque le roi Christiern est mort, c'est sans doute la première loi du roi Suénon.

### SCENE XV.

**LES MÊMES, LE CRIEUR, amené par des gardes, OLAUS, TRIGGER, AMIS DE SUÉNON.**

**LE CRIEUR.** Sire, cet édit m'a été remis par le maître des cérémonies. Il est scellé du sceau de l'état... voyez plutôt.

**SUÉNON.** Misérable... donne-moi ce papier... (Sortie du crieur.) En effet, comment se fait-il?... je ne puis en croire mes yeux.

**MAGNUS.** Mais vous seul êtes entrée dans la chambre mortuaire, le sceau de l'état y était ce matin, vous pouvez aller vous convaincre de la vérité...

**SUÉNON.** Dans la chambre où dort mon père, que j'aïlle, que je pénètre!... mais il faut à tout prix connaître le mot de cette infernale énigme... malgré moi pourtant, une frayeur involontaire... Ah! je

suis donc redevenu un enfant?... Allons, allons donc!

(Il entre dans la chambre mortuaire.)

### SCENE XVI.

**MAGNUS, BRANDT.**

**BRANDT.** Vous encore ici, comte Magnus! c'est imprudent... votre tête n'est pas très-assurée dans ce palais.

**MAGNUS.** Ah! je ne crains pas la mort!... ma tête à moi n'a jamais été menacée... je n'ai jamais rien eu à redouter de la justice. Il est vrai que c'est pour cela que je devrais trembler; si c'est vous qui êtes ministre.

**BRANDT.** Comte, rira bien maintenant qui rira le dernier.

**MAGNUS.** Et maintenant, qui rira le premier peut-être...

### SCENE XVII.

**LES MÊMES, SUÉNON.**

**BRANDT.** Qu'as-tu?... quelle pâleur!... quel troublé.... Eh! bien! le sceau de l'état?

**SUÉNON.** Grâce! grâce!... mon père! mon père! rien! plus rien... non c'était une illusion... les cierges funèbres s'éteignaient, les rideaux du lit mortuaire étaient fermés; j'ai voulu les ouvrir, ils ont résisté à ma main, comme si une autre main les retenait. Pourtant derrière ces rideaux il ne pouvait y avoir qu'un cadavre... mais tout à coup, la lampe funèbre a jeté en mourant une grande clarté comme un éclair, et j'ai cru voir... oh!... non, non; c'est impossible... c'était une illusion; mais n'importe, c'était horrible! Oh! oui, horrible! mes amis, mes amis, entourez-moi, rendez-moi mon courage; rendez-moi ma force : dix hommes à combattre et je ne tremblerai pas; mais devant l'idée de mon père, de mon père mort!... oh! je l'avoue, mon courage s'évanouit, ma tête s'égare et ma raison succombe.

(Il tombe anéanti sur un siège.)

### SCENE XVIII.

**LES MÊMES, CHRISTINE.**

**CHRISTINE.** Ah! sire, pardonnez-moi de vous avoir insulté... vous êtes le plus noble, le plus généreux des hommes!...

**SUÉNON.** Que dit-elle?..

**CHRISTINE.** Vous avez sauvé Éric, et vous lui avez fait grâce... Ah! je ne l'espérais plus... Il était sur la place de son exécution, je l'y avais suivi, car les balles nous eussent percés du même coup, quand

soudain, un ordre de vous, un ordre scellé du sceau de l'état... je l'ai vu moi-même... Ah! sire, comment vous rendre grâce?... car vous aviez le droit de punir, je vous avais cruellement outragé... ah! pardonnez-moi.

SUÉNON. Que dit-elle? est-ce que je rêve?... ainsi tout m'échappe à la fois, jusqu'à ma vengeance... Mais mon pouvoir n'est donc plus qu'une illusion?... le roi est donc ici le jouet d'une insolente comédie?... Ah! tremblez, tout ceci finira... Christine, ce n'est pas moi qui ai sauvé Eric, je veux sa mort, il mourra!

CHRISTINE. O ciel!...

SUÉNON, à Magnus. C'est vous sans doute qui menez cette conspiration. (*A Brandt.*) Toi, Brandt, je te charge d'Eric, que ma vengeance se consomme à tout prix... entends-tu... qu'il meure... qu'il meüre... ou je ne suis plus roi.

(Brandt sort.)

CHRISTINE. Ciel!... est-il possible!..

SUÉNON. Dans quel piège infernal suis-je tombé?... qui me trahit ici? Mais, quoi qu'il en soit, il me reste une épée et des soldats, et s'il me faut vaincre mes sujets, malheur aux vaincus!... (*Cris de Vive le roi! sur la place.*) D'où viennent ces cris?... ce n'est point de ce côté qu'ils s'adressent; le peuple est sur la place... il est tourné vers le balcon du nord et je ne puis voir qui il salue. Quelqu'usurpateur... peut-

être... déjà!... Eh bien! tant mieux!... j'aurai donc un ennemi à combattre, j'en avais besoin.

### SCÈNE XIX.

LES MÊMES, ERIC, SOLDATS.

CHRISTINE. Ciel! que fais-tu, malheureux? tu viens chercher la mort...

ERIC. Ne crains rien, Christine.

SUÉNON. Ah! te voilà, misérable, c'est toi qui m'as toujours porté malheur... tu es de la conspiration, sans doute, tu seras puni le premier. (*Il tire son épée.*) Mais non, non, j'aime mieux réserver ton sang à l'échafaud.

ERIC. Je ne sais qui de nous deux en est le plus près : quant à votre arrêt impuisant... j'en appelle...

SUÉNON. A qui donc?...

ERIC. A mon roi et au vôtre!...

SUÉNON. Et quel est cet insolent si las de vivre qui prétend régner à ma place?

### SCÈNE XX.

(La porte de la chambre mortuaire s'ouvre tout-à-coup.)

PEUPLE, GARDES, qui se précipitent sur la scène. CHRISTIERN sort subitement des groupes, et met la main sur l'épaule de Suénon.

CHRISTIERN. C'est moi!...

## ACTE III.

Le théâtre représente une des salles du palais.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, LE MARQUIS, COURTISANS.

LE COMTE. Ainsi, le roi n'était pas mort?

LE MARQUIS. Il aurait dû nous mettre dans le secret.

LE COMTE. Ah! si je l'avais su!..

LE MARQUIS. Si je m'en étais douté!..

LE COMTE. Tenez, mon cher marquis, je crois que notre position est la même, et nous ferions mieux de nous réunir pour expier notre maladresse.

LE MARQUIS. Et quel moyen trouverons-nous pour cela?... Voyez l'agitation qui règne dans ce palais. On va, on vient... mille ordres se succèdent, mille bruits circulent. On assure que le roi a ordonné l'exil de son fils dans une forteresse.

LE COMTE. Son fils!.. il aurait ce courage?..

LE MARQUIS. Peut-être. D'un autre côté, l'on assure que son fils refuse de partir; qu'il est en rébellion ouverte envers son père; enfin on ne sait à qui entendre.

LE COMTE. En ce cas, le plus court parti, je crois, est de nous retirer dans nos terres et d'attendre le dénouement de tout ceci.

UN HUISSIER. Le roi!..

LE COMTE. Ah! voici le roi; que faire?

### SCÈNE II.

LE ROI, OFFICIERS, LES PRÉCÉDENS.

LE ROI. Dieu vous garde, messieurs... (*A un officier.*) Monsieur, dites au prince Suénon de se rendre ici à l'instant. (*L'officier sort.*) Messieurs, nous nous reverrons plus tard.

LE COMTE, à part en sortant. Décidément, je pars pour ma terre.

(Ils sortent.)

LE ROI, *un moment seul.* Il va venir... Quelle sera sa résolution?.. Ah! je suis tremblant devant lui, comme il devrait l'être devant moi.

SCÈNE III.

SCENE III.

LE ROI, SUÉNON.

LE ROI. Suénon, asseyez-vous et écoutez-moi.

SUÉNON. Sire, un accusé est debout devant son juge.

LE ROI. Au moment de l'arrêt... mais non pendant l'accusation... Asseyez-vous... Lorsqu'il y a quarante ans les grands arrivèrent à moi et me dirent... Votre père est mort, sire... c'est à vous que nous venons... à vous de nous gouverner à sa place... le Danemarck entier vous est remis... une sueur froide inonda mon front, et je tremblai devant la tâche que le ciel me donnait à accomplir. « Qui? moi!... me dis-je, chargé de défendre l'héritage de tant de monarques, la gloire de tout un royaume, le bonheur de tout un peuple... à moi si faible tout cela?... Il faudra donc que chacun de mes jours réponde à la fois de tant d'existences, que chacune de mes veilles leur prépare à tous leur lendemain? » J'acceptai cependant, quoique effrayé de ce fardeau redoutable, en demandant à Dieu de la force. Je pliai l'épaule sous cette croix pesante qui fait subir tant de souffrances, mais qui rachète aussi le salut de tant d'hommes; et j'ai trouvé, à la fin de ma carrière, que, pour prix de ma vie donnée à mes sujets, j'avais assez de la voix de ma conscience, qui m'a dit: Tu fais bien, et de celle de mon peuple, qui m'a dit: Nous t'aimons.

SUÉNON. Mon père...

LE ROI. Ecoutez-moi. Lorsqu'il y a vingt-cinq ans, après dix ans d'un hymen stérile, et qui me laissait plus d'espoir d'un successeur, on vint me dire: Un fils vous est né... des larmes de joie coulèrent de mes yeux... J'aurai donc aussi, m'écriai-je, un enfant qui, sur mon trône, me fera connaître la félicité privée: un élève qui écouterait les leçons de mon expérience! un héritier qui en recueillera le fruit et en continuera les bienfaits! Je ne tremblai point à cette nouvelle... aucun sinistre augure ne vint troubler mon allégresse, et dès lors je me partageai tout entier entre mes sujets et mon fils, préparant le roi à veiller aux institutions et au bonheur du royaume, les sujets à défendre l'autorité de leur roi; élevant l'enfant

pour la liberté du peuple, instruisant le peuple pour la gloire de l'enfant.

SUÉNON. Ma gloire!... mais songez-vous...

LE ROI. Or voici ce qui est arrivé... Messujets, qui ne me devaient rien, m'ont aimé et m'ont respecté; mon fils, qui me devait tout, m'a abreuvé de douleur et d'opprobre...

SUÉNON. Mais avant de m'accabler, daignez-moi...

LE ROI. Il a quitté le conseil du palais pour les orgies de la taverne; il s'est dérobé aux veilles du travail pour celles de l'intempérance; ses sujets qu'il devait guider et défendre, il a troublé leur repos, il a souillé leur honneur, il a attenté à leur vie.

SUÉNON, *tombant à genoux.* Sire...

LE ROI. Je lui avais ordonné le travail; il s'est livré à l'oisiveté; je lui avais recommandé la chasteté, il s'est jeté dans la débauche; je lui avais prêché la clémence, il s'est fait assassin!...

SUÉNON. Assassin!...

LE ROI. Oui, assassin!... J'ai moi-même arrêté de ma main, la nuit, dans les rues de Copenhague, mon fils souillé de sang, au milieu d'une troupe de bandits; mais je dois encore lui rendre grâce; il avait au moins couvert d'un masque son visage, et notre ressemblance...

SUÉNON. Oh! c'était lui!...

LE ROI. Je crus en mourir... mais enfin je me dis: Il ignore peut-être quels sont ses devoirs, c'est un prince criminel et insensé!... mais peut-être la pensée d'être roi le changera-t-elle tout entier... peut-être reculera-t-il devant des crimes couronnés. J'ai essayé mon cercueil, pour te voir de là essayer ton trône; je te fis mon successeur pour une journée... Malheureux! au bout d'une heure tu avais déjà fait plus de mal que je n'en pouvais à jamais réparer. Un long cri de détresse est venu me frapper de toute part dans le sépulcre... j'en suis sorti pour te chasser de ce trône, que tu déshonorais, et il a fallu le souvenir de ta mère pour que je ne te dise pas: Changeons!

SUÉNON, *se levant.* Ma tête est entre vos mains... je ne la défendrai pas; je ne nierai même point ce que vous appelez mes crimes, mais à qui sont-ils dus?.. Je pouvais être bon aussi si j'avais été heureux... si vous m'aviez laissé épouser celle que j'aimais: Vous n'avez pas voulu... Dites, maintenant, répondez, à qui la faute?

LE ROI. A vous qui avez voulu le rang d'un prince, et qui n'avez pas voulu en ac

cepter les devoirs ; à vous, qui n'avez pas senti que la main d'un souverain appartenait à ses sujets, aussi bien que son bras... à vous, qui n'avez pas voulu comprendre que la royauté est un martyre perpétuel, et que chaque fleuron de la couronne est un épine sur le front.

SUÉNON. Eh bien ! qui vous empêche de me frapper?... ma mort nous rendra service à tous deux !

LE ROI. Non, ce n'est pas ta tête qu'il me faut, c'est le bonheur de mes sujets, le salut de leurs libertés !... ce n'est pas toi que je voudrais surtout punir, ce sont eux que je veux sauver ! je les sauverai à tout prix, et pour arriver à ce but, rien ne m'arrêterait... rien !... Mais rassure-toi... ton sang n'est pas nécessaire... il faut seulement que tu signes une renonciation, expresse, irrévocable, éternelle et publique, à tous tes droits au trône.

SUÉNON. Moi !

LE ROI. De hardis navigateurs partent pour aller conquérir un nouveau monde, pars avec eux, va chercher un royaume sur leurs traces ! quand tes travaux l'auront conquis, tes fureurs seront moins prompts à le désoler.

SUÉNON. Je ne signerai point cet acte.

LE ROI. Suénon, signe, te dis-je, ou bien...

SUÉNON. Point d'instances... point de menaces... tout serait inutile... je ne signerai pas, vous dis-je. Ah ! vous avez confondu les excès du désespoir avec les crimes de la lâcheté... vous m'avez cru sans courage parce que j'étais sans pitié... vous avez pensé que je plierais plutôt que de rompre... non ! j'ai mes droits, je les connais. Christine m'appartenait, je n'y ai pas renoncé... Vous me l'avez prise, j'ai tout fait pour la reprendre... mon rang m'appartenait de même ; vous pouvez me l'enlever, mais je n'y renoncerai pas. Je suis né prince royal... je mourrai prince royal... Je puis courber la tête, mais ce n'est que sous une hache.

LE ROI. Ah ! tu veux régner... eh bien ! tu régneras plutôt que que tu ne penses !... Aujourd'hui même, aujourd'hui on dressera un trône sur une place de Copenhague... Tu y montras revêtu de mes habits royaux, et mon spectre à la main... et au-dessus du trône, il y aura écrit : Honneur au roi Suénon, assassin d'Albert Sterson !.

SUÉNON. Quoi ! vous voulez ?..

LE ROI. Sur la place St-Jean, sous les fenêtres de Christine.

SUÉNON. Sous les fenêtres de Christine !... mais quelles preuves le feront croire ?

LE ROI, tirant un poignard. Au pied du

trône, je ferai mettre le corps de la victime, et l'on essaiera sur la plaie ce poignard que j'ai ramassé auprès du cadavre, et sur lequel le sang d'un homme assassiné a souillé ton écusson et le mien... Eh bien ! veux-tu régner encore ?..

SUÉNON. Mais c'est un pilori que ce trône-là !

LE ROI. Les tyrans n'en ont pas d'autres...

SUÉNON, ébranlé. Moi, déclaré assassin à la vue de Christine !.. exposé à la haine, au mépris de tout un peuple !..

LE ROI. Signeras-tu ?..

SUÉNON. Eh ! bien, non !.. faites ce que vous dites ; ma volonté d'opprimé ne sera pas moins inflexible que votre despotisme !.. j'aime mieux encore porter cette couronne dont vous me menacez, dût-elle se changer sur ma tête en fer rougi... que de renoncer à celle qui m'appartient par le droit d'hérédité que vingt siècles ont consacré... on ne change pas ainsi les lois des empires au gré de sa fantaisie et de sa colère... Sire, flétrissez-moi, outragez-moi, faites-moi subir toutes les tortures, vous êtes le plus fort, et je ne puis lutter avec vous. Mais je vous le dis, à moins que vous ne tarissiez dans mes veines ce sang que je tiens de vingt générations de rois, aux yeux du Danemarck entier, vous torturerez et flétrirez toujours en moi votre successeur.

LE ROI. Peut-être !.. oh ! ne me persuade pas qu'il n'y a de salut pour mon peuple que dans ta mort... Une dernière fois, veux-tu signer cette abdication ?..

SUÉNON. Une dernière fois, sire, je vous répondrai que je suis né roi de Danemarck... vous n'aurez ma couronne qu'avec ma vie !...

LE ROI. Sors, misérable !.. sors de ma présence. Dans ton règne d'un instant que tant de crimes ont déshonoré, tu as osé condamner un brave officier pour un attentat que tu avais commis, tu as osé lui donner une heure pour découvrir le meurtrier que tes remords seuls auraient dû trahir. Ce délai, je te le donne à ton tour pour réfléchir à ce que je te demande ; pendant ce temps, ce palais te servira de prison. Passé ce terme, je saurai ce qui me restera à faire. Sors maintenant, et choisis de ma clémence ou de ma justice.

(Suénon sort.)

## SCENE IV.

## LE ROI, MAGNUS.

MAGNUS. Eh ! bien, sire ?

LE ROI. Son orgueil est indomptable.

MAGNUS. Sire, je n'ose conseiller votre majesté en cette circonstance....

LE ROI. Il ne me reste plus qu'à prononcer la déchéance de Suénon, et rassembler le sénat pour m'élire un autre successeur à sa place.... mais ce sera inutile... les droits de l'hérédité sont consacrés par nos lois.. Suénon a un parti dans le peuple et les soldats... et si son abdication volontaire ne les désarme pas, il n'y a pas de repos à espérer pour le Danemarck.. Il faut qu'il signe cet acte, ou le fruit de mes quarante ans de travaux est à jamais perdu.

MAGNUS. A jamais perdu !.. que faire ?.. quelle voix assez puissante... pour lui persuader ?.. Quelle idée !.. elle est désespérée, sans doute, mais n'importe, j'essaierai toujours...

(Il fait quelques pas.)

LE ROI. Où allez-vous, Magnus ?

MAGNUS. Sire, je veux tenter un dernier effort pour sauver le Danemarck...

UN PAGE. Le capitaine Éric demande une audience à votre majesté, pour une affaire qui ne peut se remettre.

LE ROI. Qu'il entre... Allez, Magnus, je me fie à vous... le ciel vous fasse réussir !

(Magnus sort.)

## SCENE V.

## LE ROI, ÉRIC.

ÉRIC. Pardonnez-moi, sire, de réclamer aussi instamment une audience dont le moment peut vous sembler mal choisi... mais il est des circonstances où il faut que le zèle soit indiscret.

LE ROI. Parlez, qui vous amène ?

ÉRIC. Mon premier soin dès que vous m'avez rendu à la liberté... fut de tout employer pour découvrir l'assassin qui a mis le deuil dans ma famille; mais si mes recherches actives n'ont rien pu dans ce but, elles n'ont pas été inutiles tout-à-fait; peut-être vous sauveront-elles d'un grand péril, et j'en rends grâce du moins au ciel !..

LE ROI. Me sauver... et qui pourrait me menacer ?..

ÉRIC. Tandis que mes hommes d'armes déguisés parcouraient la ville, ils ont vu des soldats se concerter avec une vile po-

puce de malfaiteurs pour une sédition terrible qui doit éclater aujourd'hui. Une foule de misérables regrette l'impunité dont elle commençait à jouir sous un autre règne que le vôtre ?.. Une partie des troupes regrette la double solde dont on payait leur obéissance. On n'a pu découvrir quel était le chef des rebelles, mais on a surpris le secret du signal de la révolte : c'est un coup de pistolet qui doit être tiré par la fenêtre de la salle du trône.

LE ROI. Par cette fenêtre !.. et qui doit le tirer ?

ÉRIC. C'est ce que nous ignorons; quelque valet gagné, sans doute.

LE ROI. Une sédition qui doit éclater... Oh ! vous avez mal compris, sans doute. Je ne puis croire à une conspiration, là où je ne vois point de chances de réussite; cependant il n'en coûte rien de faire armer la garde du palais, et s'il doit y avoir un attentat, il y aura un châtiment.

## SCÈNE VI.

## MAGNUS, LE ROI, ÉRIC.

MAGNUS. Ah ! quelle audace !..

LE ROI. Qu'avez-vous, Magnus ?

MAGNUS. Sire, vous me voyez indigné autant qu'affligé : ce misérable Brandt, le mauvais génie du prince... cet infâme qui jouait l'avenir d'un peuple dans ses orgies, profitant du désordre qu'ont laissé dans ce palais deux règnes qui se sont suivis en un jour, a osé y réparer...

LE ROI. Mais on l'a arrêté...

MAGNUS. Il avait pénétré jusqu'à l'appartement du prince, et s'est enfui en poignardant un archer qui l'avait reconnu. J'ignore quel fut son motif... mais on est sur ses traces... il sera repris, à moins que le Danemarck entier ne se soulève pour le défendre.

LE ROI. Ah ! plus de doute !.. c'était lui ou quelqu'homme gagné par lui qui devait donner le signal !... Ah ! je ne mourrai en paix que si c'est après lui... Éric, faites prendre les armes.. moi, je vais faire rassembler la garde du palais. C'est le peuple qu'on veut attaquer en moi ici, c'est le peuple que je défends; la défense est sacrée... Venez, venez, Éric, et vous, Magnus, je laisse cet acte entre vos mains... qu'il soit signé et vous sauverez à la fois et le prince et le Danemarck.

(Ils sortent.)

## SCÈNE VII.

MAGNUS, puis SUÉNON.

MAGNUS. Voilà cette abdication qui doit rendre le repos à ce royaume. Sera-t-elle signée? Dieu me secondera-t-il dans le moyen que je veux tenter?... Voici Suénon.. C'est vous, prince, toujours inexorable.

SUÉNON. Espérez-vous me persuader, monsieur?

MAGNUS. Je ne m'en suis jamais flatté, mais il est une personne qui vous persuadera mieux peut-être, une personne qui n'a point tremblé devant vous... lorsque vous étiez puissant, et qui vient à vous parce que vous êtes prisonnier et malheureux; une personne qui ne peut faillir et qui peut seule vous arrêter devant une faute plus grande que toutes celles que vous avez pu commettre, la voici...

SUÉNON. Christine!.. (Magnus sort.)

## SCÈNE VIII.

SUÉNON, CHRISTINE.

CHRISTINE. Oui, c'est moi...

SUÉNON. Ah! c'est vous, madame, je vous croyais plus généreuse; venir insulter ainsi à un malheureux prisonnier!... quels que furent ses offenses envers vous, l'amour seul les causait... n'était-ce pas encore un motif plus noble que le désir de vengeance qui vous amène en ce lieu?

CHRISTINE. Ce n'est point un désir de vengeance; c'est celui de votre salut, Suénon: le moment est décisif... je vous ai bravé roi... captif, je viens vous porter des paroles de paix et de bienveillance... des conseils, si vous voulez les accepter. J'ai moi-même été au-devant de cette démarche que mon oncle m'a demandée, parce que j'ai cru que tout reste d'honneur et de noble mouvement n'était pas éteint dans le cœur d'un homme qui fut généreux... d'un homme que j'ai aimé.

SUÉNON. Vous!...

CHRISTINE. Ma colère vous l'a dit.. ma pitié ne la démentira pas. Je suis née votre sujette, je ne pouvais être votre épouse, j'en ai pas voulu être votre maîtresse; mes devoirs m'attachent à la destinée d'un autre, et je saurai les remplir. Mais, je l'avoue, ma plus grande joie sur la terre serait de voir l'homme dont j'aurais fait autrefois mon époux, si le sort l'eût permis,

ne pas démentir toujours les nobles sentiments que j'avais de son avenir, réparer tant de fautes et se soumettre à la volonté du sort. Ah! si le désir de mon estime, dont il a paru autrefois jaloux, pourrait l'engager à rendre à son pays le repos!... Oh! alors je serais bien heureuse!

SUÉNON. Ah! je vois par qui vous êtes envoyée... Eh bien! si l'intérêt du peuple que mon règne rendrait si malheureux touche tant votre cœur, que ne m'offrez-vous au moins votre amour en échange des sacrifices que vous me demandez?

CHRISTINE. Oh! personne ne m'a envoyée, Suénon... ce n'est pas l'intérêt du peuple qui me presse, qui m'excite... c'est le vôtre! Ne vous engagez pas dans une vie de révolte et de violence!.. Au nom de votre vie... ne luttez pas contre votre père et votre peuple; n'appellez pas à votre aide la guerre civile et les révolutions. Dans ces terribles déchirements des empires, les têtes des rois et des princes tombent si facilement! Suénon, Suénon, grâce pour vous!.. Malgré tous vos crimes qui m'ont menacée dans ma famille, je ne puis supporter l'idée de votre mort. Ma rigueur pour vous m'a faite complice involontaire de vos fautes, et responsable de votre sûreté! Laissez-vous fléchir, Suénon; laissez-vous sauver, je vous le demande à genoux.

SUÉNON. Christine!..

CHRISTINE. Oh!.. vous m'écoutez, vous signerez cet acte, vous redeviendrez un citoyen vertueux!.. au lieu d'un mauvais roi... A votre place, Suénon, je voudrais renoncer à cette couronne, pour qu'un jour la nation qui m'admirerait vint me la rapporter en triomphe.

SUÉNON. Christine, peut-être, si vous l'avez voulu; mais il est trop tard...

CHRISTINE. Ah! non, il n'est pas trop tard... Suénon, signez... signez...

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN OFFICIER suivi de GARDÉS.

L'OFFICIER. Prince, l'heure est écoulée, et le roi m'envoie vous demander de me remettre l'acte signé... ou votre épée!..

SUÉNON. Mon père!.. mon père!.. et j'allais peut-être céder! (A Christine.) Votre crédit est grand sur moi, madame; mais cependant mon père y a trop compté... (A l'officier.) Voici ma réponse au roi, monsieur...

(Il déchire l'abdication.)

L'OFFICIER. Alors votre épée, prince?

SUÉNON. Vous me demandez mon épée, monsieur... je vais vous satisfaire au-delà de vos désirs, et vous rendre deux armes au lieu d'une : cette épée, et ce pistolet qui ne me quittait jamais. (*Il le tire de sa poche.*) Seulement, comme il est chargé, de crainte d'accident, permettez-moi de prendre une mesure de prudence.

(*Il tire un coup de pistolet par la fenêtre.*)

CHRISTINE. Tout est perdu...

L'OFFICIER. Prince, veuillez me suivre à la prison du palais.

SUÉNON. Je vous suis...

CHRISTINE. Adieu, Suénon!..

SUÉNON. Non pas, Christine; au revoir : marchons, messieurs.

(*Suénon sort avec l'officier.*)

### SCENE X.

CHRISTINE, LE ROI, OFFICIERS.

CHRISTINE. Que veut-il dire?.. grand Dieu!

LE ROI. Quel est ce bruit que je viens d'entendre? Que faites-vous ici?.. Dites-moi quel est ce bruit?..

CHRISTINE. Sire...

LE ROI. Oui, d'où vient-il? répondez.

CHRISTINE. C'est un coup de pistolet tiré à cette fenêtre...

LE ROI. Et par qui?.. par qui?..

CHRISTINE. Par le prince Suénon, en remettant ses armes.

LE ROI. Suénon!.. Ah! prenez garde, Christine; vous ne savez pas tout ce que vous dites!.. C'est le prince Suénon, dites-vous?..

CHRISTINE. Sire, serait-il en péril?.. Mon Dieu! qu'ai-je fait!..

(*Elle tombe accablée sur un fauteuil.*)

LE ROI. Le misérable!.. (*Des cris et des coups de feu commencent sur la place.*) (*Eric entre.*) Eric, vous aviez raison: une révolte va éclater; j'en connais l'auteur: Allez... voici mon épée:.. c'est vous que je charge de châtier les révoltés!..

ERIC. Votre épée!.. votre épée!.. Sire, je me montrerai digne de cet honneur.

(*Il sort.*)

CHRISTINE, se levant. Eric!.. il sort. (*A part.*) Oh! mon Dieu!.. que de sang va couler... et qu'il me faudra verser de larmes, quel que soit le vainqueur ou le vaincu!

LE ROI, à un des officiers qui le suivent. Monsieur, le prince est dans la prison du palais; saisissez-le à l'instant; qu'il soit amené là, (*il désigne la porte à gauche*)

dans cette salle, et (*il lui parle bas*), vous m'entendez?... Le misérable! vouloir reprendre cette couronne qu'il a souillée par une révolte qui doit aboutir au parricide! (*Cris plus rapprochés; coups de feu, cliquetis.*) C'est lui qui, pour satisfaire son ambition sans pudeur, fait répandre des flots du sang de mon peuple!.. Entendez-vous le bruit du carnage?..

CHRISTINE. Mon Dieu! c'est à en mourir!..

(*Le bruit redouble et se rapproche.*)

### SCENE XI.

LE ROI, CHRISTINE, MAGNUS.

LE ROI. Eh bien! quelles nouvelles?..

MAGNUS. Sire, on s'égorge toujours... Vous voilà, Christine; vous n'avez rien obtenu?

CHRISTINE, lui montrant l'abdication en morceaux. Rien.

MAGNUS. Oui, sire, la lie de la populace et de l'armée se soulève pour reprendre un roi digne d'elle. Suénon a donné à tous le droit de le dire à son père: ces misérables bandits qui désolaient la ville sous le nom de masques noirs, ce sont eux qui ont armé et qui commandent cette révolte; mais maintenant ils montrent au grand jour leurs poignards, et ils ont jeté leurs masques.

LE ROI. Et mes soldats et mon peuple s'égorgeant toujours pour lui!.. Quoi! tant de malheureux périssent pour mettre sur le trône un criminel... un tyran?... on ne l'y mettra pas.

MAGNUS. Hélas!.. ce ne sont que les premières calamités qui menacent le Danemack; et ce sera entre cet infortuné peuple et son roi futur une guerre éternelle, une guerre d'extermination! car votre fils a pour lui l'armée, et vos sujets n'ont pour eux que les lois.

LE ROI. Grand Dieu!..

MAGNUS. Une seule tête, en tombant, sauverait le pays.

LE ROI. Il est trop vrai.

CHRISTINE. Ah! grâce pour lui!

MAGNUS. Rassurez-vous, Christine; nul n'aurait le courage de donner au roi cet horrible conseil, qu'il n'aurait jamais celui de suivre...

LE ROI. Un père!.. Oh! mon Dieu! prenez pitié de moi!

(*Bruit de guerre au dehors plus rapproché.*)

## SCÈNE XII.

LE ROI, CHRISTINE, ERIC, *une épée  
brisée à la main.* MAGNUS.

ERIC. Nous sommes vaincus!.. vos gardes ont été écrasés par les insurgés aux portes de ce palais... les rebelles y pénétrèrent... J'ai vu de loin arriver à notre secours les troupes de la citadelle; mais elles n'entreront au palais qu'après nos ennemis... Que faire?..

LE ROI, à Eric. Allez! sortez par ce côté... allez vous joindre à mes fidèles sujets, et revenez avec eux me délivrer... Ne craignez rien pour moi... Je me charge du reste... Sortez vite; j'entends déjà les rebelles dans le palais.

(Eric sort; on entend les rebelles qui brisent à grands cris les portes intérieures.)

MAGNUS. Vous le voyez, sire, ils vont pénétrer jusqu'à vous!.. Au nom du ciel, fuyez!..

LE ROI. Laissez-moi, vous dis-je... je connais mon devoir... S'il faut mourir, je mourrai sur le trône.

(Les rebelles se présentent à la porte du fond.)

MAGNUS. Misérables!.. Ne faites point un pas de plus: vous êtes chez votre roi...

BRANDT. A mort! le vieillard!..

(On tire un coup de feu, Magnus tombe.)

LE ROI. Magnus!.. mon vieil ami assassiné!.. ah! tu seras vengé!

(On emporte le corps de Magnus.)

## SCÈNE XIII.

LE ROI, CHRISTINE, BRANDT, OLAUS, TRIGGER, SOLDATS, PEUPLE, *portant des torches, des armes.*

LE ROI. Que voulez-vous?..

BRANDT. Nous voulons le prince Suénon, que tu viens de chasser du trône qui lui appartient. Rends-nous Suénon; rends-nous notre roi; rends-nous-le à l'instant.

LE ROI. Votre roi!.. il n'y en a pas d'autre que moi tant que je vis... Suénon n'est qu'un sujet, et un sujet rebelle!

BRANDT. Il n'importe!.. nous voulons Suénon!.. il nous le faut.

LE ROI. L'homme que vous voulez pour roi était le chef de ces bandits, qui ont désolé notre ville sous le nom de masques noirs!..

TOUS. Le prince Suénon!..

LE ROI. L'homme que vous voulez pour roi a assassiné Albert Sterson, et a voulu faire exécuter, pour son propre forfait, le frère de sa victime....

BRANDT. Il n'importe... nous le voulons.

TOUS. Oui, nous le voulons.

BRANDT, *levant une hache sur sa tête.* Ecoute, si tu ne nous livres pas ton fils à l'instant... nous allons incendier ton palais et faire tomber ta tête.

LE ROI. Ah! les envoyés de mon fils lèvent la hache sur son père, et veulent brûler le palais de ses ancêtres... il suffit, je vous jure que vous serez satisfait!..

L'OFFICIER, *entrant.* Sire, le prince est là... (Il désigne la porte à gauche.) il attend vos ordres.

BRANDT. Qu'on nous le livre à l'instant!..

(Le roi écrit un mot et le donne à l'officier qui le lit et fait un mouvement de surprise.)

LE ROI. Obéissez....

(L'officier sort.)

LE ROI, *prenant la couronne sur une table.* La voilà cette couronne que tous mes ancêtres ont portée, et sous laquelle mes cheveux ont blanchi.... dans mes veilles pour le bonheur du Danemarck. Maintenant, la lie de ma populace victorieuse, par une émeute d'un moment, veut en couvrir le front d'un débauché, d'un assassin; voici ma réponse, écoutez. (Tout le monde se tait et écoute, on entend dans la coulisse un coup de hache.) Vous voulez couronner Suénon, libre à vous, ... voici la couronne, et là sa tête...

(Il entr'ouvre la porte à gauche.)

BRANDT. Ah!... tout ton sang va payer le sien.

(Il se précipite sur le roi, les officiers le désarment et le tuent. Au même instant paraît Eric avec des soldats qui couchent en joue les rebelles, ou s'en emparent. Tableau.)

LE ROI. Croyez-vous que je vous craigne maintenant?... bas les armes, rebelles!.. Je régnerai encore le temps de faire justice!.. que Dieu me pardonne si c'est un crime, mais du moins, ô mon peuple; tu n'auras pas un mauvais roi!.. Peuple de Danemarck, je laisse ma couronne au plus digne!..

(La toile tombe.)

FIN.